

Epistolae medico-practicae auctae et emendatae / [S.A.D. Tissot].

Contributors

Tissot, S. A. D. (Samuel Auguste David), 1728-1797

Baker, George, 1722-1809

Haller, Albrecht von, 1708-1777

Roncagli Parolino, Francesco, conte, 1692-approximately 1763.

Zimmermann, Johann Georg, 1728-1795

Publication/Creation

Lausanne : F. Grasset, 1770.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/wzhcbjdr>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



A. XLIV

18/4

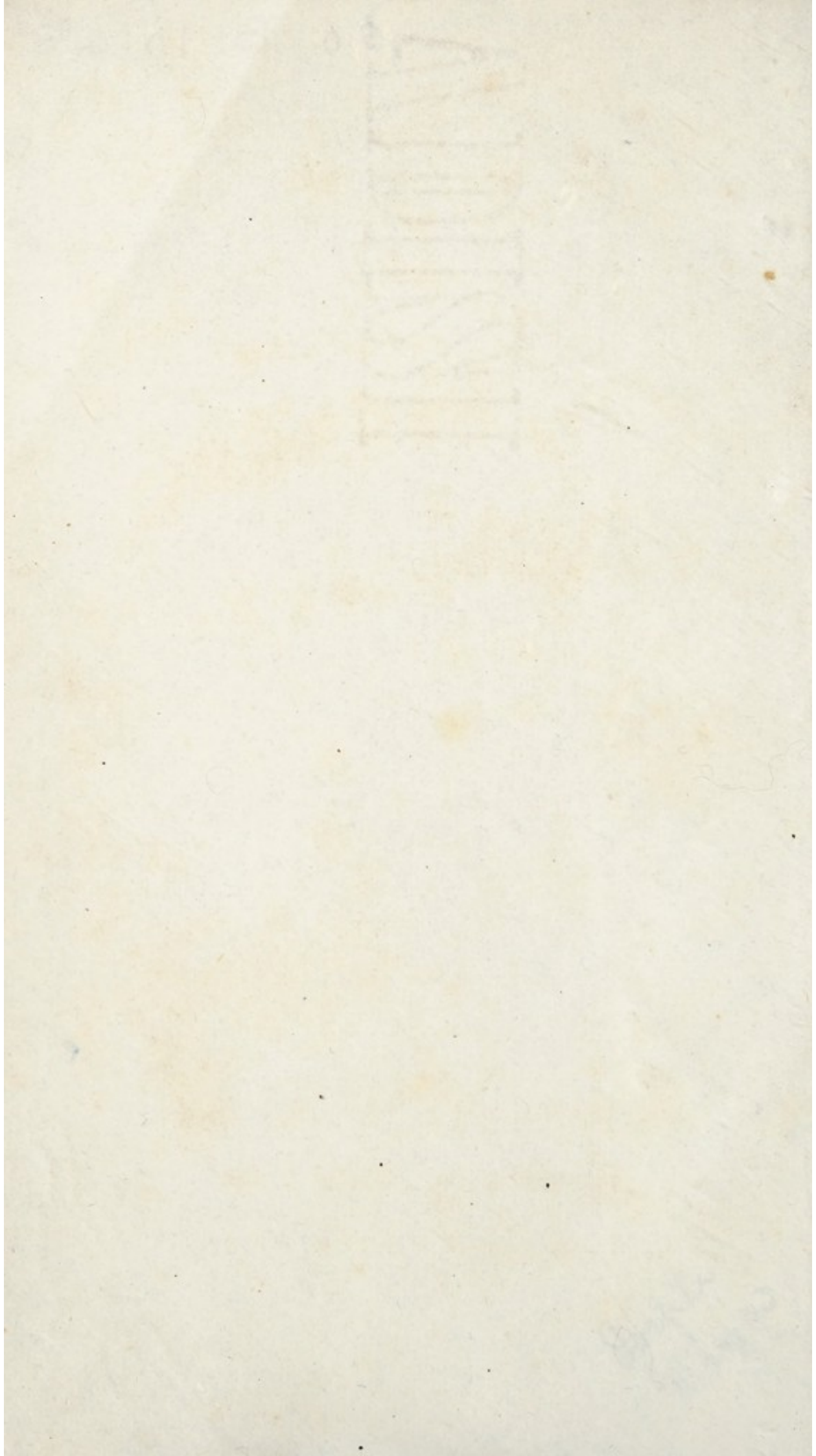
51605/B
TIS


Kochli
May 22

DICTIONNAIRE DES
DE MEDICINE
DE
S. A. D. TISSOT
Tradotto dal Francese.



VENEZIA MDCCXXXV
PAOLO DOMENICO FORTI
Stampa di Saverio, e Proprietà





Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30545146>



LETTRE

A MONSIEUR

DE H A E N

CONSEILLER AULIQUE DE
L. M. IMP. PREMIER PROFES-
SEUR EN MEDECINE-PRATI-
QUE A VIENNE, &c. &c.

EN REPONSE

A SES QUESTIONS SUR
L'INOCULATION.

P A R

M. TISSOT D. M.

Serò est in periculo consilium quærere.



A LAUSANNE,

Aux depens de FRANÇOIS GRASSET.

M D C C L I X.

LETTER

M. MONROE

W. H. A. E. N.

CONSTITUTIONAL

AND THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

4

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE



LETTRE

A MONSIEUR DE HAEN

P A R

MONSIEUR TISSOT,

S U R

L'INOCULATION.



VANT que d'écrire en faveur de l'Inoculation, je crus, Monsieur, m'être assuré que la petite verole étoit une maladie très souvent mortelle; que quand on l'avoit eue une fois, on ne l'avoit pas une seconde; que jusqu'à présent l'on n'avoit aucun spécifique ni aucune méthode, qui pût sûrement la prévenir ou en assurer la guérison

A

rison

rison dans tous les cas; que l'inoculation seule pouvoit arrêter les ravages de cette maladie; & enfin que l'inoculation étoit légitime. J'aime les hommes, je me fis un plaisir de contribuer à repandre cette pratique; je crus même remplir un devoir en publiant mon ouvrage. Plusieurs Savans, célèbres dans leurs genres, pensoient à Londres, à Paris, à la Haye, comme je pensois à Lausanne; & ces quatre villes fournirent chacune dans le même tems une apologie de l'inoculation. Des suffrages d'un si grand poids augmentèrent ma conviction; des succès soutenus m'attachèrent tous les jours plus fortement à cette pratique. Je vis avec joye qu'elle se repandoit, que les plus habiles Medecins de l'Europe la conseilloyent & la dirigeoient. Je n'étois que bien foiblement affecté par tous les petits ouvrages qui s'élevoient contr'elle; outre que quelques uns n'étoient que des libelles anonimes, presque tous les autres n'étoient que des déclamations vagues, des infirmations de faits vrais, des collections de faits faux, compilées par des auteurs assez peu connus, & qui paroissoient assez peu

peu instruits; elles ne paroissent faire aucune impression sur les bons esprits; j'étois dans une sécurité parfaite. L'on m'en tira en m'apprenant, ce que je n'aurois jamais soupçonné, que l'on pouvoit vous compter parmi les anti-inoculistes. J'en fus véritablement affligé, parceque je sentis combien votre suffrage entraineroit de gens, & qu'il arrêteroît la propagation de la nouvelle méthode. Je lus avidement & en tremblant votre ouvrage; je craignois d'y trouver des objections insolubles, & d'être convaincu d'erreur. Si cela eut été, je l'aurois avoué; mais celle-ci m'avoit été trop chère, pour qu'il ne m'en coûtât pas beaucoup d'être forcé à l'abjurer. Je vous l'avoue, après avoir fini cette lecture, j'eus une joye vive en sentant que vous ne m'aviez pas persuadé; j'espère qu'en exposant les raisons qui m'empêchoient de me rendre, je diminuerois le nombre de vos proselytes. Dès ce moment je me déterminai à vous répondre. Vous m'avez fait dès lors la grace de m'y inviter; je le fais avec plus d'assurance. Ne craignez point, Monsieur, les desagremens qui, à la honte de l'humanité,

4 LETTRE A M. DE HAEN

manité, n'ont que trop souvent fletri, même de nos jours, les disputes littéraires. Je fais aimer & respecter ceux qui ne pensent pas comme moi. Je vous suis attaché par l'estime la plus distinguée & par la reconnoissance la plus vive; vous m'avez obligé par l'endroit le plus sensible, en m'instruisant. Tous vos ouvrages, surtout les derniers, fruits du plus bel établissement que l'on ait fait en faveur de l'humanité & dont j'ai l'obligation à votre politesse & à votre bienveillance, sont une école, où tous les Medecins trouvent à s'instruire, & où j'ai plus à apprendre qu'un autre. Avec les sentimens que j'ai pour vous, on peut avoir le malheur de critiquer, mais jamais celui d'offenser, & je me flatte que vous trouverez verifié dans cette lettre ce que vous m'avez obligeamment écrit: *Nous serons en même tems les plus grands adversaires & les plus intimes amis.* Je ne vous repondrai pas en latin, parceque je sens fort bien, que votre autorité subjuguera un grand nombre de ceux même qui ne liront pas votre ouvrage. Je n'ai pour moi que mes raisons, il faut les mettre à la portée de tout le monde. En présentant

sentant vos objections je tâcherai de ne pas les affoiblir. J'ai dit vos objections Monsieur, parceque quoique vous ayez employé le titre modeste de questions, vous n'avez sûrement pas cru, que l'on put se faire illusion sur votre façon de penser, & croire que vous restez dans le doute. C'est prendre parti, que de proposer toutes les objections, & d'omettre toutes les reponses.

Vous demandez 1.

L'inoculation est-elle permise devant Dieu?

M. de la CONDAMINE a examiné cette question, je l'ai examinée; M. CHAIS l'a traitée avec toute l'étendue & la force possible. Vous cherchez à invalider nos raisons, j'aurois bien des choses qui me paroissent convaincantes, à vous repondre; je suis même persuadé qu'il est bien important de le faire, parceque, si je ne me trompe, cette objection morale a donné plus de force, aux objections physiques, dans votre esprit, qu'elles n'en auroient eu, si vous les aviez envisagées indépendamment de cette premiere, & comme simple Physicien. Mais vous m'avez appris que vous êtes en dispute amiable

avec le digne Pasteur que je viens de nommer. Je me repose sur lui avec la plus entière confiance du soin de lever vos doutes, & ceux que les vôtres ont pu faire naître; il y auroit de la témérité à vouloir partager cette tâche avec lui. Je me borne à ce qui est de mon ressort, au physique, & je ne me permettrai qu'une seule réflexion morale; c'est que si l'inoculation est illégitime, toute action tendante à la conservation de notre vie, le fera aussi, lorsque le danger, qui accompagne sa *commission*, ne sera pas autant inférieur à celui qui résulte de son *omission*, que le danger de la petite verole inoculée l'est au danger de la petite verole naturelle. Vous êtes trop éclairé & trop équitable pour me contester la vérité de ce principe; c'est une nouvelle loi. Je fremis en pensant au nombre de suicides dont elle remplit tout à coup l'univers. Qui pourra se flatter de ne pas l'être? Que seroit-ce si je parlois des démarches qui n'ont pour but que les aises, les commodités, les agrémens? Tirons le rideau sur cette perspective. Je reviens à vos questions de médecine, vous en proposez trois.

2. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle la vie à plus de gens que la naturelle ?*

3. *Est-il bien vrai que presque tous les hommes doivent avoir la petite verole ?*

4. *N'est-il pas douteux que l'inoculation, soit qu'elle ait donné ou qu'elle n'ait pas donné la maladie, mette à l'abri de la reprendre ?*

Je les examinerai l'une après l'autre ; mais auparavant je dois m'arrêter un moment sur deux faits qui se trouvent dans l'examen que vous faites, des réponses données d'avance à votre première question.

1. Vous rapportez l'objection qu'on fait aux détracteurs de l'inoculation ; vous n'êtes pas d'accord avec vous mêmes, leur dit-on, en défendant l'inoculation, pendant que si, dans une famille nombreuse, il y a un enfant qui ait une belle petite verole, vous conseillez de faire habiter les autres avec lui, afin qu'ils la prennent ; & cette cohabitation n'est réellement qu'une inoculation imperceptible : la légitimité de la votre prouve donc celle de la nôtre. L'objection est bien réelle, vous n'en disconvenez pas, mais vous blamez ceux qui y donnent lieu,

parce qu'ils ont tort selon vous en morale & en médecine. Je ne touche pas au premier article, je m'en suis déclaré. Ils ont tort en médecine. J'en conviens avec vous, s'ils les font cohabiter sans s'être assurés, qu'ils sont dans une disposition favorable à la petite verole; mais je ne les trouve pas dans le tort par la même raison que vous, qui est *que les petites veroles discrettes en produisent de confluentes, & les confluentes de discrettes, comme l'expérience journaliere le prouve, & comme les Medecins inoculateurs l'ont observé.* Permettez moi une remarque, c'est que vous accordez ici le grand principe de l'inoculation. En effet, si les petites veroles discrettes donnent, (il faut dire quelques fois, car sans doute vous ne pensez pas à en faire une regle générale, il seroit bien à souhaiter que c'en fut une) si, dis-je, les petites veroles discrettes donnent quelques fois des petites veroles confluentes, & si celles-ci en produisent de discrettes, la discretion ou la confluence ne dependent donc pas de la nature du venin. Si elles ne dependent pas de la nature du venin, elles dependent nécessairement,

ou

ou de l'état du malade, quand il en est infecté, ou des causes étrangères qui agissent sur lui depuis l'infection. J'aurai occasion de vous prouver plus bas, que l'état du malade peut se changer suivant les vues du medecin. Je vous demande actuellement, si les causes étrangères ne sont pas en notre puissance, autant que les causes physiques non naturelles peuvent être en la puissance de la medecine? Ces faits convenus, & j'ose me persuader qu'après avoir lu toute cette lettre vous n'en disconviendrez pas, quel argument en faveur de l'inoculation!

Vous trouvez l'occasion de dire, qu'on a mal à propos compté M. BOERHAAVE parmi les partisans de l'inoculation. Si cette critique est exacte, c'est sur moi surtout qu'elle porte: c'est à moi plus particulièrement à examiner les raisons sur lesquelles vous vous fondez. Ce sont 1. un passage de ses leçons que vous avez recueilli vous même, & dans lequel il recommande la cohabitation préférablement à l'inoculation, *parce, dit-il, qu'un enfant sain, qui causera & dormira avec un enfant malade, prendra la maladie encore plus sûrement,*

(le mot *tutius* est un peu équivoque quand on fait attention à ce qui suit,) par la déglutition que par l'insertion, & aura la petite verole également heureuse. L'on me demande, ajoute-t-il, s'il faut inoculer? Je repons qu'on peut seulement faire cohabiter, qu'ils seront presque toujours infectés, & que si cette méthode manque quelques fois, l'inoculation manque aussi. Bien loin de conclure avec vous, de ce passage, que M. BOERHAAVE étoit défavorable à l'inoculation, l'on peut en conclure premièrement, qu'à coup sur il ne la croyoit point criminelle: cela est évident; car dès qu'il cherche à faire prendre la petite verole, la façon n'y fait plus rien, chacun emploie celle qu'il croit la plus sûre: aussi vous le blamez à cet égard. Il prouve encore, que cet habile médecin s'attendoit à des petites veroles également heureuses après la cohabitation, & après l'insertion: il croyoit que ces deux façons infecteroient aussi certainement; & s'il paroît panacher pour la cohabitation, l'on n'en voit pas trop la raison, ce n'étoit peut-être que pour éviter l'opération. Mais, Monsieur, s'il eut lu votre ouvrage,

per-

permettez moi de vous le dire, il eut été décidé pour l'inoculation; ce qui le tenoit en suspens, c'est qu'il croyoit que la cohabitation étoit aussi efficace. Vous prouvez victorieusement le contraire pag. 61. les choses n'étant plus égales, il eut embrassé le parti le plus sûr. La seconde raison sur laquelle vous vous fondez pour persuader, que votre illustre maître n'étoit pas partisan de l'inoculation, c'est un passage de sa belle préface sur les maux veneriens: en voici le sens; *qu'on insere une goutte de pus varioleux dans le sang du plus robuste laboureur, elle y produira une fièvre d'un caractère singulier: il sortira des boutons, qui se changeront dans un tems marqué en abcès purulens, souvent si nombreux, que tout le sang est converti en pus & tout le corps bouleversé.* J'ai plusieurs choses à remarquer sur ce passage. D'abord il ne pourroit rien conclure contre l'inoculation, parce qu'on n'inocule jamais le plus robuste laboureur; cet homme là a trop de disposition à une forte inflammation; on ne l'inocule qu'après l'avoir affoibli; l'on fait à l'avance avec assurance de succès, ce que vous feriez avec raison mais

avec moins d'espoir, quand le mal seroit déclaré, on diminue chez lui la force de la vie. *Tout ce que peut l'art*, dit votre illustre ami, *c'est d'affoiblir la vie, parceque c'est la vie qui fait la force des poisons.* L'on sent aisément à présent, & auriez vous pu ne le pas sentir, que M. BOERHAAVE n'a pas donné cet exemple comme une histoire de l'inoculation: il savoit bien qu'on n'inoculoit pas un homme vigoureux; l'on eut été trop sûr d'une facheuse issue. Mais, & c'est ma seconde remarque, indépendamment de cette raison, tirée des circonstances du passage même, il n'y a qu'à faire attention à ce qui le précède, pour se convaincre, qu'il n'a été inferé, que comme un exemple possible de la force de contagion des venins. L'auteur établit en commençant son article, que quelques venins ont la faculté de changer, par une puissance singuliere, la qualité de nos humeurs; il le prouve par les effets de plusieurs; il étoit bien naturel d'y joindre l'un des plus étonnans, celui de la petite verole. S'il prend le cas de l'inoculation, c'est uniquement, parceque le moyen d'infection se trou-

ve plus analogue à ceux par lesquels les autres venins, qu'il a cité, nous infectent. Les différentes especes de serpens piquent; le chien mord: les faiseurs d'expériences font une petite playe & y introduisent le jus d'hellebore, de tabac, &c., l'inoculateur fait la même chose. Mais il semble que M. BOERHAAVE ait craint qu'on n'abusât de ce passage, il joint le correctif immédiatement après. *Il n'est pas nécessaire, dit-il, que le venin passe dans les veines au moyen d'une playe, c'est la même chose s'il y pénètre à travers les pores invisibles, par la respiration ou le contact.* Tout l'article est très intéressant & m'est bien favorable: mais j'aurai occasion d'y revenir plus bas.

Une troisième raison dont vous vous servez pour persuader que M. BOERHAAVE n'étoit pas favorable à l'inculation, c'est, dites vous Monsieur, que souvent ses sentimens étoient très opposés à ce qu'on lit dans ses ouvrages. Vous en citez quelques exemples; c'est un tort de ce grand homme que vous nous dévoilez. Tout homme qui écrit, s'il a commis des erreurs qui puissent influer sur la vie des hommes, doit

doit les retracter dès que l'occasion s'en présente, il doit même faire naître cette occasion. Il est bien étonnant s'il en est échappé de cette espece à M. BOERHAAVE, & qu'il s'en soit aperçu: il est bien étonnant, dis-je, qu'il les ait laissé subsister dans les nouvelles éditions; dans une édition surtout comme celle des aphorismes de 1738, à laquelle il a en quelque façon apposé son sceau, qu'il a voulu qu'on reconnut pour légitime. Je me plais à croire, que celles dont vous parlez sont peut être de la même nature, que celles de la duplicité du péritoine; des erreurs de théories peu importantes pour la pratique. Non, Monsieur, si ce grand Medecin avoit vu dans ses ouvrages quelque conseil qui put nuire, sa probité, qui égaloit ses talens & ses connoissances, ne lui auroit pas permis de les laisser sans correction; s'il avoit cru l'inoculation dangereuse, il auroit fait retrancher cette ligne inserée en faveur de cette methode dans les dernieres éditions de son ouvrage. Vous ajoutez qu'il y avoit des années où il ne commentoit point cette ligne, & vous en alleguez pour preuve, les

com-

commentaires imprimés à Londres en 1731. Je ne suis point surpris que vous n'ayez pas lu fort attentivement cet ouvrage: on n'en a pas besoin, quand on a eu l'avantage d'assister pendant plusieurs années aux leçons du maître; pour moi qui ne l'ai pas eu, j'ai lu & relu attentivement tout ce qui est sorti de son école; & je ne suis point étonné de ne rien trouver, dans ce livre, sur l'infertion. Ce sont les leçons qu'il faisoit l'an douze, & l'on n'a pensé à l'inoculation dans l'Europe occidentale que bien des années après; la datte n'est point équivoque. *L'année dernière, dit-il, cette maladie tua à Vienne l'Empereur. & plusieurs autres Princes, à Paris le Dauphin, à Amsterdam plusieurs citoyens;* & tout le monde fait que la mort de ces Princes arriva l'an onze. De ce qu'un homme ne parle pas en 1712. d'une opération qu'il n'a connu qu'en 1720., peut-on légitimement en conclure qu'il l'improve? Je suis bien éloigné de vous faire penser de cette façon, & je suis intimement persuadé, que l'anecdote de cette datte vous avoit échappé. Mais si M. BOERHAAVE ne parloit pas de l'inoculation à
cette

cette époque, je fais sûrement qu'il en parloit en 1726. & 27., & qu'il la recommandoit sur la parole & les observations de M. SHERARD, dont vous savez qu'il faisoit grand cas. J'ai pour garant de ce que je vous avance les cayers de M. de HALLER, tels qu'ils les a écrit lui même ces années là dans les leçons de M. BOERHAAVE; c'est un témoignage que vous ne refuserez pas. J'ai été un peu long sur cet article: mais comme vous paroissez vous être complu à prouver, que l'autorité de M. BOERHAAVE vous étoit favorable, il étoit important d'apprécier vos preuves. Je passe à votre seconde question, la premiere des physiques. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle plus de vies que la naturelle.*

Il n'étoit pas dans votre caractère de revoquer des faits attestés par des gens dignes de foi; aussi vous ne touchez pas à ceux qui paroissent favorables à l'inoculation, mais vous commencez par établir, que l'on s'exagere les dangers de la petite verole naturelle: vous la croyez beaucoup moins facheuse, qu'on ne le croit ordinairement, & que les inoculateurs ne le disent. Personne
ne

ne fouhaiteroit plus que moi que vous eussiez raison. Voyons ce qui en est.

Le premier exemple que vous citez favorable à la petite verole naturelle, c'est votre pratique. Je vous repondrai d'abord, Monsieur, que quand on traite la petite verole comme vous la traitez, on doit s'attendre à des succès, qui ne peuvent pas servir, tant s'en faut, à tirer des conclusions générales. Ce n'est point un compliment que je vous fais, je vous dis ce que tout le monde fait: j'en atteste les regrets des Dames de la Haye à votre depart, & surtout les deux dernieres parties de votre *ratio medendi*. Examinons même ces succès. De deux cent vingt malades, dont j'ai écrit exactement l'histoire, il n'en est mort qu'un; je dis qu'un, quoiqu'il en soit mort cinq, parceque je trouve dans mes cayers que de ces cinq, le premier refusa toute boisson; le second étoit desesperé, quand on m'appella; je ne pus pas obtenir du troisieme, qu'il se laissât saigner; le quatrieme étoit brulé par l'usage du vin & des liqueurs; il n'y eut que le cinquieme, qui reçut tous les secours qu'on peut attendre de l'art. En lisant cet article de votre dissertation,

tion, tout le monde conclut sur le champ, que quatre de ces malades sont en effet moins morts de la petite verole, que des circonstances qui ont concouru avec cette maladie. Une conséquence nécessaire, c'est que, si le premier avoit été inoculé après une préparation convenable, il auroit eu une maladie très douce, qui auroit en quelque façon pu se passer de boisson; d'ailleurs s'il ne vouloit pas boire, c'étoit sans doute par quelque raison dépendante du mauvais caractère de la maladie: il peut en être plusieurs, vous ne l'ignorez pas, & elles n'auroient point eu lieu dans une maladie plus heureuse. Le second, inoculé jeune, ne seroit pas tombé dans un état desespéré, avant que d'avoir du secours, ou plutôt votre secours: vous nous laissez ignorer s'il en avoit eu d'autres. Une préparation aisée auroit pu dispenser le troisieme de la saignée, & il ne seroit pas mort victime de sa repugnance pour ce remede. Le quatrieme seroit encore en vie, s'il eut été inoculé dans un age où l'on ne s'est pas brulé par les boissons chaudes. Enfin, il n'est pas impossible, que les secours de la préparation,

tion, combinés à ceux de la curation, eussent sauvé le cinquieme, qui perit, parceque les derniers ne furent pas suffisans. Voilà donc cinq malades bien réellement morts; c'est un sur quarante quatre, dont au moins quatre auroient rechapé, je le dis d'après vous, qui n'avez pas jugé leur maladie mortelle par elle même, si l'on eut pu les soustraire aux circonstances étrangères qui les ont tué. Je crois bien prouvé que l'inoculation l'auroit fait. Sur 220 il n'en feroit mort qu'un, au lieu de cinq, qui sont mort naturellement. Cette épargne vous paroît-elle à négliger? Vous voyez que le detail de ces morts accidentelles fournit de nouvelles raisons en faveur de l'inoculation.

J'en tire une autre de la mort de la jeune fille dont vous parlez dans le second volume du *ratio medendi*. Comme elle avoit fait usage du mercure, vous annonçates, que si elle prenoit la petite verole elle en mourroit; l'événement ne justifia que trop votre prediction, quoique dès le commencement elle fut soignée par M. ERNDL sous votre direction. Voilà une sixieme mort varioleuse. Je suis persuadé comme vous, que

que le mercure lui a nui: bien des medecins vous le contesteront; mais en vous l'accordant, vous ne pouvez pas disconvenir, que c'est une circonstance qui peut se presenter souvent: il n'y a rien de plus commun dans certains pays que l'usage du mercure pour les enfans; dans tous vous trouverez des medecins, & même des medecins distingués, qui employent le mercure doux dans presque toutes les affections de cet age. Il sera donc très ordinaire, que des enfans soient attaqués de la petite verole, immédiatement après une cure mercurielle. Vous êtes convaincu du danger de cette époque; vous en êtes plus convaincu qu'on ne l'a été jusqu'à vous: vous avez cette raison de plus pour vous décider en faveur d'une methode qui en met à l'abri. Mais ce n'est pas seulement les enfans qui font usage de ce mineral; on l'employe pour bien des maux dans toutes les périodes de la vie; & toutes les années il peut rendre la petite verole mortelle à quelques centaines de personnes, qui l'eussent eüe heureuse sans cette circonstance.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous avez vu, qu'entre les mains des medecins

cins habiles en Hollande & à Vienne, il mouroit très peu de varioleux. Vous m'apprenez les succès de M. LOEBER, dont je cherche inutilement l'ouvrage dès longtems. S'il m'étoit permis de joindre mon témoignage au votre, & à ceux de ces Messieurs, je pourrois aussi vous dire, que j'ai traité un bien grand nombre de varioleux, que j'ai été heureux dans leur cure, quand j'ai été appelé à tems, quand j'ai été le maître absolu de leur conduite. Mais cela ne m'a pas persuadé que la petite verole fut une maladie peu dangereuse; j'en ai vu qui étoient absolument mortelles, & mortelles avant le troisieme jour. Je ne me rapelle qu'avec horreur ces cas affreux; j'ai vu des infortunés, dont la maladie n'annonçoit rien d'effrayant pendant les premieres vingt-quatre heures, perdre tout leur sang par tous leurs pores; ce sang chaud & tenu inonder leurs lits, leurs appartemens, & infecter l'air d'une telle puanteur, que ni l'amour paternel, ni l'appas des recompenses ne pouvoient procurer à ces miserables les soins qu'exigeoient leur état. La pitié, le devoir, l'amour de la medecine n'étoient que
suf-

suffisans , pour me déterminer à les approcher & à les examiner. Je vous l'avouerai, & peut être à ma honte, un motif plus puissant que ceux là, celui de l'amitié, cet heureux don du ciel, dont je crois cependant sentir bien tout le prix, me prescrivoit des devoirs, que la foiblesse de la machine humaine ne me permettoit de remplir qu'imparfaitement. J'ai vu, & mon ame ne se rouvre qu'en gemissant à ce triste souvenir, la femme la plus aimable, succomber sous cette horrible espece de maladie. Je l'ai vue sans secours ; réduit à ne l'approcher moi même, qu'avec une éponge trempée dans le vinaigre & dans la liqueur minerale d'Hofman, dont je me couvrois le nez, & la bouche; quel spectacle Monsieur, & quelle impression ! Il n'est heureusement jamais long : ces infortunés périssent au bout de quelques heures sans douleur, & ce qui est affreux, presque sans reveries. Je n'entre dans cette espece de detail, déplacé ici, & que je donnerai ailleurs avec toutes ses circonstances, que pour vous demander si vous croyez, que l'art puisse quelque chose dans ces cas, que peut être l'on a le bon-

bonheur de ne pas voir dans les pays où vous avez vécu. Instruit par ces tristes observations, je crois aujourd'hui pouvoir donner des caractères propres à les faire deviner : on pourroit alors les prévenir par des préparations convenables. Quel champ pour l'inoculation ! Vous me direz que ces cas sont rares ; j'en conviens ; mais ne meurt-on que de cette petite verole ? Les Medecins Anglois ont trouvé, qu'en sommant le resultat de plusieurs épidémies, de sept malades il en mouroit un. Vous êtes bien éloigné d'admettre ce calcul ; vous croyez au contraire, qu'en *supposant avec quelques Medecins inoculateurs, qu'il meurt un inoculé sur deux ou trois cent, ce rapport n'est que bien peu different de celui qu'il y a entre les morts & les sauvés dans la petite verole naturelle.* Pour décider entre nous, laissons, je vous fais beau jeu, les observations de ces Messieurs, dont l'intérêt ne doit cependant pas faire soupçonner la bonne foi ; consultons, sur les dangers de cette maladie, les collecteurs desintéressés d'observations, les Medecins des dix derniers siècles, & ceux de celui-ci, qui ne se sont pas rendus suspects de passion
pour

pour l'inoculation. Vous vous élevez avec force contre ceux qui cherchent à avilir l'autorité des premiers : un tel reproche tombe loin de moi , & c'est à cette autorité que j'en appelle. Vous avez prononcé très brièvement, que la petite verole est une maladie benigne. Je serai obligé de vous prouver longuement le contraire. Votre idée flatte les hommes, qui, toujours effrayés sur leur compte, aiment toujours à être rassurés, & sont portés à croire ce qu'ils désirent. Je cherche à les tirer de cet état de sécurité, dans lequel vous les entretenez; j'ai l'amour propre contre moi; on craindra que je n'aye raison, & je n'en ferois pas cru, si je ne paroissais hérissé pour ainsi dire de preuves. Malheureusement pour les hommes, heureusement pour ma cause, je n'en trouverai que trop.

Les Medecins Arabes sont les premiers qui ayent parlé de la petite verole, & vraisemblablement qui l'ayent connue. C'est eux que je consulterai les premiers; ils nous apprendront comment ils ont envisagé cette maladie dans son enfance. AHRON, le plus ancien de ceux qui l'ont décrite, nous apprend
déjà,

déjà, que celles qui paroissent le premier jour, celles dont la sortie ne diminue pas la fièvre, & celles qui sont d'une couleur safranée, verte ou noire, étoient mortelles. ISAAC, qui, pour le dire en passant, avoit déjà placé, dans les solides la cause de la petite verole; sisteme que vous avez vu renouveler de nos jours sans le nommer; ISAAC, dis-je, distinguoit quatre especes de petites veroles; la premiere n'étoit point dangereuse; l'issue de la seconde étoit douteuse; les deux dernieres étoient mortelles; il ne dit point que celles-ci fussent plus rares que la premiere. BACHTISHUA, auteur du huitieme siecle, confirme par ses observations celles de ses devanciers: il ajoute une nouvelle espece de petites veroles mortelles; ce sont celles dans lesquelles les pustules sont renfermées les unes dans les autres, de façon qu'en ouvrant une, on en trouve une seconde dessous. ABUBEKER, plus connu sous le nom de RHASES, celui de tous les Medecins, qui, jusqu'à SIDENHAM, peut être jusqu'à BOERHAAVE, a le mieux connu la nature de cette maladie, & l'a le mieux traitée, ne la représen-

te pas comme moins dangereuse, que ceux que j'ai déjà nommé: il détaille les causes, & décrit les symptômes de la mort. HALY ABBAS, regardé généralement comme le plus utile des Arabes, adopte en entier la doctrine d'ISAAC, qui n'est pas rassurante. AVICENNE, né à Buchara en Tartarie, & non point dans une ville d'Espagne, donne un long catalogue des symptômes qu'il a vu survenir dans les petites veroles & les rendre mortelles, comme flux de ventre de différentes espèces, crachemens de sang, urines sanglantes; noirceur & lividité des pustules; inflammations du cerveau, de la gorge, de la poitrine; abcès du diaphragme &c.

Ce sont déjà ces Medecins, qui, frappés de quelques caracteres communs à cette maladie & à la peste, & entr'autres de la mortalité, ont introduit l'usage, qui s'est soutenu presque universellement dès lors, & qui se soutient encore, d'envisager cette maladie comme pestilentielle, & d'en traiter dans le même chapitre que de la peste, ou immédiatement après; parce que, comme les Arabes, une foule de Medecins
lui

lui ont trouvé des symptomes de pestilence.

Depuis le 12 siecle jusqu'au seizieme , il n'y a presque eu que des compilateurs & des copistes, ainsi je passe tout d'un coup à ce dernier siecle. FERNEL, qui étoit tout à la fois, comme cela devoit toujours être, & comme cela est aujourd'hui, le premier Medecin du Roi & le plus habile Medecin du Royaume, parle des épidemies varioleuses de deux années différentes, qui firent, l'une & l'autre, de très grands ravages. FORESTUS, l'un des hommes du monde qui a vu le plus de maladies, ne range pas, il est vrai, la petite verole entre les pestilentiellles: il en fait une classe moyenne entre celles-ci & les bénignes; parce, dit-il, que, de ceux qui les ont, il en perit beaucoup & il s'en sauve beaucoup. PLATERUS, ce respectable Baslois, le plus grand praticien qu'ait eu la Suisse, envisage cette maladie, comme étant souvent de la nature de la peste, & parle de milliers d'enfans enlevés par cette épidemie. REMBERT DODONE'E est dans les mêmes idées. SENNERT vit, en 1629, une epidemie à Virtem-

berg qui emporta un très grand nombre d'enfans; quelquefois, dit-il, cette maladie est bénigne; d'autres fois elle est si facheuse, qu'elle approche de la nature de la peste, & fait autant de ravages que cette maladie; son venin ronge non seulement les chairs, mais les articulations, les os, les parties intérieures, & laisse, quand il ne tue pas, les dispositions aux maladies les plus facheuses. *Le Caire* est ravagé toutes les années, à ce que dit *Prosper ALPIN*, par des petites veroles pestilentiellles. *PRIMEROSE*, l'un des grands Medecins de son tems, s'exprime clairement sur leurs caracteres: elles ont tant d'affinité, dit-il, avec la fièvre pestilentielle, qu'on a raison d'en traiter immédiatement après. *RIVIERE*, le plus grand praticien qui ait vécu dans l'école de Montpellier, pense, comme *PRIMEROSE*, qu'on doit les regarder comme pestilentiellles, parce qu'elles sont épidémiques, contagieuses, & qu'elles enlèvent une quantité d'enfans. *DIEMERBROEK*, ce fameux Medecin de Nimegue, a joint à son traité de la peste, le meilleur que nous ayons sur cette matiere, un traité

té de la petite verole, comme d'une maladie analogue, & des ravages de laquelle il avoit été témoin, surtout en 1640. SEBIZIUS, Medecin de Strasbourg, où il vivoit il y a un siècle, & qui s'est rendu recommandable par sa candeur, son savoir & sa longue expérience, a donné un traité de cette maladie qu'il connoissoit bien; permettez moi de placer ici quelques fragmens de son ouvrage. *Les petites veroles*, dit-il, *sont une maladie admirable, qui précède souvent la peste, qui est souvent très maligne, & enleve quelquefois plusieurs milliers d'enfans; elle rend les uns aveugles, les autres sourds; elle ôte l'odorat à des troisiemes; elle rend d'autres boiteux; de plus malheureux restent incapables d'aucun mouvement: elle laisse des fistules, des ulceres, des tumeurs malignes, des enrouïres, des étisies, des astmes, des hydropisies; aussi FERNEL*, ajoute-t-il, *dit que ce venin détruit quelquefois le corps, au point qu'on croiroit qu'il a été pendu quatre mois à un gibet. Il examine, dans d'autres endroits, les caracteres d'affinité entre la petite verole & la peste: il s'en trouve huit ou neuf bien marqués. Cette maladie,*

dit TULP, dont on ne revoque en doute ni la véracité ni l'habileté, est quelquefois si cruelle & si feroce, qu'elle n'épargne personne; & ceux qu'elle ne tue pas, elle les laisse sans voix, sans vue, sans ouïe, & elle les prive de l'usage de tous leurs membres. Je l'ai vu ravager Amsterdam avec tant de fureur, que tous les accidens produits par toutes les autres maladies n'étoient qu'un jeu ou une bagatelle, mis en parallèle avec ceux de celle-ci, qui détruisoit les vaisseaux, les fucs, les chairs, les os, même des membres entiers, ou les privoit de tout mouvement. SORBAIT Hollandois, Medecin de la maison Impériale, & qui occupoit il y a 80 ans la chaire que vous remplissez aujourd'hui, s'explique positivement: c'est une maladie aiguë, dit-il, par là même dangereuse; si quelquefois elle est extrêmement heureuse, d'autres fois il s'y joint une malignité, qui ravage les hommes comme la peste. Quelquefois, dit VILLIS, les petites veroles sont mortelles & pestiférées. En 1654, il y en eut beaucoup, mais plusieurs malades guérissent: en 1649, il y eut moins de malades, & un beaucoup plus

plus grand nombre de morts. SIDENHAM est trop connu, pour qu'il soit besoin de rappeler l'effrayant tableau qu'il fait de cette maladie. En 1686, il y eut à Geneve une épidémie extrêmement meurtrière. HOFMAN parle d'une, qui, de vingt malades, en tuoit dix-huit. BAGLIVI en vit une à Rome en 1702, qui faucha une quantité innombrable d'enfans. RAMAZINI en vit une si *feroce* en 1691, qu'elle moissonnoit tous ceux qui en étoient attaqués. RIEDLIN, dans sa nombreuse pratique, en observa *d'horriblement* malignes, & il avertit sagement de ne pas négliger les bénignes, parce qu'elles peuvent très aisément le devenir. Elles firent de grands ravages à York en 1717. Feu M. HELVETIUS, pere de l'homme illustre, qui vient de s'immortaliser par l'*esprit*, ouvrage unique, & qui a eu le sort, auquel doivent s'attendre tous ceux, dans lesquels les hommes & accrédités trouveront le double tableau de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils doivent être; M. HELVETIUS, dis-je, avoue, qu'en 1719, il regna une espece de petites veroles si facheuses, qu'il ne put

fauver aucun de ceux qui en étoient atteints. Le Docteur ROGER en a vu à Cork de si meurtrieres, qu'à peine il échapoit un seul malade. Je ne vous rappelle point l'épidemie si célèbre de 1711 & de 1723. Je ne vous parle point de celle que j'ai vu moi-même en 1746, parce que vous me regarderiez comme partie ; mais en 1725, 1729, 1734, 1735, & 1741, il y en eut de très meurtrieres à Plimouth. Cette maladie fut si cruelle à Ipswich & aux environs en 1729, qu'au rapport du Docteur HILLARY, de 19 malades il en mouroit treize. Le célèbre M. HAHN, qui connoissoit bien cette maladie, dit *qu'elle a accoutumé de courir pour détruire le genre humain, & que celle de la mauvaise espece est aussi facheuse que la peste.* M. HALLER a décrit l'épidemie, qui fit tant de mal à Berne en 1735 : un très grand nombre de gens avoient la maladie au plus mauvais degré ; & de tous ceux-ci, il n'en échapoit que très peu. Elle se manifesta à Minorque en 1742. M. CLEGHORN fut temoin de la consternation qui s'empara des esprits, encore effrayés des degats qu'elle avoit causé

en

en 1725. En 1746, elle regnoit au fort St. Philippe avec tant de furie, qu'on ne se rapelloit point d'avoir vu, dans cette Isle, aucune maladie aussi approchante de la peste. Nous ne jouïssons pas encore des commentaires de M. *van SWIETEN* sur la petite verole; & puissions nous n'avoir pas longtemps à les attendre! mais il a déjà eu quelques occasions de parler de cette maladie. Prenez la peine, Monsieur, de rapprocher ces fragmens épars, vous verrez qu'il est bien éloigné de la faire envisager comme étant toujours légère. Il regne quelquefois, ce sont les expressions de M. *WINTER*, des petites veroles extrêmement malignes & meurtrieres. Si quelquefois cette maladie est heureuse, dit M. *JUKEM*, le dernier que je sache qui en ait traité, & il en a très bien traité, par contre l'on en voit qui frapant les malades comme d'un coup de foudre, détruisent dans le moment leurs forces, & les tuent le second ou le troisieme jour. Je n'aurois qu'à m'entourer d'auteurs qui ont écrit sur cette matiere, ouvrir, lire & copier; j'augmenterois de quelques centaines le nombre de citations

toutes conformes à celles-ci; mais celles que j'ai choisi me paroissent suffisantes: quand un édifice est solide il est inutile de l'étayer. Ainsi je n'amenerai plus de médecin sur la scène: mais permettez que je vous rappelle ce que les nouvelles publiques nous ont appris à l'un & à l'autre il n'y a pas si longtems. M. HORREBOW, qui a voyagé en Islande en 1750 & 51, nous raporte, que la petite verole emporta vingt mille ames dans ce pays là en 1707; & il a constaté, que le climat est très peu différent de celui du Dannemark; que quelquefois même les hyvers y sont moins froids & les étés plus chauds. La petite verole, dit MURATORI, dans sa relation des missions du Paraguay, fait autant de ravages dans les peuplades indiennes, que la peste en fait quelquefois parmi nous. On lit dans la gazette de Berne, du 12 Octobre 1754, cet article de Rome du 28 Septembre. On compte que, dans le terme de trois à quatre mois, la petite verole a moissonné ici jusqu'à six mille tant enfans qu'adolescens, & que des personnes d'un certain age qui en ont été attaquées, il n'en est échappé aucune;

ne; c'est de cette maladie qu'est mort M. DE LA BRUERE chargé des affaires de France. En 1755, la petite verole emporta au Cap mille Européens & autant d'esclaves. Les gazettes de Londres du mois de Septembre dernier, *Evening Post*, nous ont appris, que le Colonel MILVESEY, Capitaine d'une compagnie de charpentiers de 108 hommes, ses deux fils & quatre vingt soldats de cette compagnie, étoient morts de la petite verole devant Louisbourg. Des 108, il n'y en avoit eu que 16 qui n'eussent pas été attaqués, apparemment parce qu'ils l'avoient été auparavant; il en reste 92 qui furent malades, & en comptant les trois M M. MILVESEY 95: sur ce nombre il en perit 83: c'est plus de huit sur neuf; quel argument en faveur de l'inoculation, en l'envisageant seulement du côté de l'épargne des hommes! Mais les Princes ne peuvent-ils pas l'envisager d'un autre côté? Quelle influence des catastrophes comme celles là ne pourroient-elles pas avoir sur les événemens les plus importans? Quel eut été, Monsieur, le succès des sièges de Prague & d'Olmütz, si une é-

pidemie eut mis, je ne dirai pas les 8 neuviemes, mais le tiers des garnisons hors d'état de défense? Quelle eut été l'issue de la campagne de 57, si la moitié de l'armée, qui vainquit à Planian, avoit été retenue dans ses tentes; & pour ne pas parler d'un si grand nombre de gens, quel eut été le succès de cette mémorable bataille, si le grand homme, qui la gagna & qui en dirigea les suites, avoit été saisi par cette maladie quatre jours auparavant. Je fais qu'ordinairement on n'est Général en chef qu'à un age qui n'est pas celui de la petite verole; mais cependant on peut l'avoir à tout age; il peut se trouver, & l'histoire nous apprend, qu'il s'est trouvé de grands Généraux, qui ne l'avoient pas eue, & qui en sont morts. Je m'attriste moi même en vous prouvant les miseres de l'humanité: cependant je ne veux pas finir cet article sans vous communiquer deux ou trois remarques, qui ne sont que trop propres à les confirmer. Jetez les yeux sur cette foule immense d'auteurs, qui ont traité de la petite verole. M. BOERHAAVE croyoit en avoir lu mille: il étoit bien éloigné de les avoir lu
tous,

tous : il en a d'ailleurs paru peut-être deux cent depuis qu'il écrivoit cela. Il n'y a sûrement aucune maladie, si vous en exceptez les fièvres, sur laquelle on ait autant écrit : qu'est-ce qui peut avoir déterminé ce nombre prodigieux d'ouvrages sur ce seul sujet ? Ce n'est sûrement pas son universalité seule, (d'ailleurs cela feroit contre votre seconde objection), puisqu'il y a des maladies, encore plus fréquentes, sur lesquelles on a peu écrit, parce qu'elles sont très bénignes ; c'est donc nécessairement l'idée de danger qu'on y a toujours attaché. Vous me direz, la peste est plus dangereuse, & l'on n'a pas autant écrit ; j'en conviens, mais la peste est une maladie heureusement si rare en Europe, que de mille Medecins il n'y en a pas un qui la connoisse ; il en passe des générations entières qui l'ignorent absolument. Mais la petite verole est commune, tous les hommes l'ont, tous les Medecins la connoissent, tous la regardent comme dangereuse ; voila les deux raisons de ce nombre d'ouvrages sur cette maladie ; & il faut bien que la dernière soit vraie & la plus puissante, puisque, comme je l'ai
déjà

déjà dit, la premiere seule opere peu.

Une seconde preuve du danger de la petite verole, c'est la crainte même qu'en ont les hommes: elle est le phantome de tous ceux qui ont passé, sans l'avoir, cet age heureux, où l'idée d'un danger futur est une chimere. D'où vient cette crainte si généralement répandue, & dont les effets sont quelque fois si funestes? Ce n'est sans doute, que des tristes événemens dont on a été le spectateur ou qu'on a oui rapporter; que des tristes spectacles que la société nous met tous les jours sous les yeux; que des discours des Medecins, qui la font généralement envisager comme redoutable. Cette crainte est attestée dans votre ouvrage même; tels sont les droits du vrai, l'on trouve par tout des circonstances qui les revendiquent; les regrets des meres de famille de la Haye en font une preuve convaincante. Sans doute vous aviez déjà alors la même idée sur la bénignité de cette maladie, que vous avez aujourd'hui; vous les aviez rassurées plus d'une fois, ou au moins vous les rassuriez alors sur le danger que couroient leurs enfans; vous les laissiez dans un

endroit

endroit fourni d'habiles Medecins; cependant l'idée qu'ils courroient ce danger loin de vous, leur arrache des larmes; pourquoi Monsieur? c'est qu'elles fondoient la bénignité de cette maladie, beaucoup plus sur votre présence que sur vos discours.

  toutes ces preuves tirées de l'autorité & des faits, j'en ajouterai une qui n'est pas moins convaincante; c'est la considération même de la maladie. Elle est aiguë, par là même l'issu  en est douteuse, HYPOCRATE l'a décidé: c'est une maladie inflammatoire; toutes celles de cette espèce sont à craindre. Le second, le troisième ou le quatrième jour de la maladie, je ne fais presque que copier M. BOERHAAVE, tout le sang est enflammé comme celui d'un pleuretique:   cette époque la maladie a donc tous les dangers des maladies de cette classe; il n'y a point de visc re qui ne puisse être attaqué mortellement, & qui ne l'ait été plus d'une fois. Dans le second période, l'inflammation de la peau gene la circulation dans les parties extérieures, empêche la transpiration; les humeurs se portent avec plus d'abondance sur les intérieures: de là nais-

sent

sont la fièvre, l'angoisse ce symptome si redoutable dans toutes les maladies aiguës; la difficulté de respirer, l'esquinancie, la diarrhée, la dysenterie, le pissement & le crachement de sang. Cet état est suivi de celui de supuration: toute la membrane grasseuse & la peau sont remplies de pus; la transpiration ne se fait plus, la circulation est très gênée; l'irritation générale du genre nerveux, le retour du pus dans les vaisseaux, produisent une fièvre *de la plus mauvaise espèce, accompagnée des symptômes les plus fâcheux.* Ce pus restant mêlé au sang le pourrit, & suivant les parties sur lesquelles il vient à se déposer, il produit les accidens les plus cruels & les plus insurmontables; délires, phrénésies, esquinancies, inflammations de poitrine, pleuresies, vomissemens, dysenteries, inflammations du foye, abcès internes, charbons, tumeurs, abcès, immobilité des articulations; consomptions, étisies & une infinité de maux semblables. Si la maladie est plus violente, la matière plus acre ronge la peau, la graisse, la chair, les os même, & produit les ulcères les plus terribles. Quand elle est au plus haut

degré,

degré, toute la peau est attaquée; au lieu de pus, on ne trouve qu'une ichorosité gangreneuse: l'on conçoit aisément comment cet état entraîne une mort inévitable. Voilà Monsieur un tableau trop parlant, comme le sont tous ceux des grands maitres, pour qu'il soit besoin de l'expliquer.

Je crois d'avoir démontré que la petite verole est une maladie dangereuse. Vous me repondrez peut-être qu'elle peut l'avoir été; mais que le danger en est bien diminué, parce que la méthode de la traiter est très perfectionnée: j'en conviens avec vous. Le chapitre que vous nous avez donné sur cette maladie est, je le repete sans flaterie, supérieur à tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur ce sujet; cependant, permettez moi de vous le dire, c'est, à tout prendre, la méthode de RHASES, qui avoit déjà connu la nature inflammatoire de la maladie, & qui la traitoit par la saignée, les antiputrides & les rafraichissans les plus puissans. Je crois même être en état de prouver, que, depuis lui, il y a eu dans chaque siecle un ou deux Medecins, qui en ont saisi la nature, & décrit l'essence du vrai traitement;

tement; cependant jusqu'à SIDENHAM on l'a généralement très mal traitée. Depuis lui, combien n'y a-t-il pas eu, & même combien n'y a-t-il pas de Medecins encore aujourd'hui, qui jouissent d'une reputation très méritée à tout autre égard, & qui sont bien éloignés de traiter cette maladie comme on doit la traiter? Jetez les yeux sur les ouvrages anglois les plus modernes: si vous en exceptez un petit nombre, vous verrez qu'il y a bien loin encore de votre méthode à la leur. Lisez des auteurs instruits & estimés, qui ont écrit il n'y a pas un an, qui ne l'ignorent pas, & qui se conduisent à peu près comme s'ils l'ignoroient. Nous n'avons que trop d'exemples du discredit, dans lequel les conseils les plus utiles peuvent tomber; & de l'ascendant, que les opinions hypothétiques prennent trop souvent sur les vérités d'expérience. Qui a mieux traité les esquinancies, les péripneumonies, les pleuresies qu'HIPPOCRATE? Quoi de plus horrible, que la façon dont des Medecins, qui faisoient cependant la loi dans leur siècle, les ont traitées depuis lui? Nous touchons peut-être au moment où quel-
que

que PARACELSE, ou quelque VANHELMONT, brulera publiquement les ouvrages de SIDENHAM, de BOERHAAVE, de tous ses disciples, & élèvera, sur la place du bucher, quelque hypothèse monstrueuse, qui prendra faveur, si l'auteur a du génie & de l'éloquence. Vous retorquerez l'argument contre l'inoculation: je vous répondrai ailleurs.

Vous rapportez une des raisons des inoculateurs. *La méthode de l'insertion est très aisée; la cure des petites veroles naturelles est difficile: par-là-même il doit mourir plus de gens des naturelles que des inoculées.*

Vous repondez d'abord; que, si l'inoculation est illicite, on en prouve inutilement la facilité; & sans doute vous avez raison. Aucun inoculateur n'a cru, que l'utilité d'un crime en détruisit l'illicémité. Vous ajoutez ensuite, qu'on exagere trop cette comparaison; que les unes & les autres sont souvent faciles: mais que, les unes & les autres, ont souvent leurs difficultés. J'ai vu souvent, dites vous, & tous les Medecins ont vu, des petites veroles naturelles si heureuses, qu'à peine le sujet attaqué étoit malade;
à

à peine gardoit-il le lit : il y en a qui ne le gardent point du tout. J'ai aussi souvent eu le chagrin d'en voir, qui étoient dangereusement malades : mais d'excellens hommes avouent publiquement la même chose des petites veroles inoculées.

Je conviens avec vous de tous ces faits ; il y a des petites veroles naturelles de la plus grande bénignité, que tout l'art, comme a dit un Medecin, ne pourroit pas rendre mauvaises : il y en a d'inoculées, qui demandent toute l'attention du plus habile Medecin. M. GAUBIUS nous a donné le détail d'une de cette espece : l'on en compte trois ou quatre autres. Mais en bonne foi, Monsieur, quelle disproportion ; à moins qu'on ne veuille revoquer en doute, & tout ce que les plus grands Medecins, de tous les tems, nous ont dit sur la difficulté du traitement de la petite verole naturelle, & tout ce que les Medecins inoculateurs témoignent de la facilité de celui de l'inoculée ? L'on ne compte plus le nombre des inoculés. Qui le compteroit ? Mais l'on compte, & l'on réduit à trois ou quatre, le nombre de ceux dont la cure a été difficile. Je ne parle pas des morts :
j'aurai

j'aurai occasion d'y revenir. J'ai dirigé plus de 50 inoculations ; je puis vous attester, avec toute la vérité possible, que quand, après la préparation & l'insertion, j'aurois abandonné les malades au soin de leur garde, avec l'ordre de ne rien changer à la diette & à la boisson que je leur conseillois, il ne seroit arrivé aucun accident ni aux uns ni aux autres. Si vous en exceptez quelques lavemens, je n'ai ordonné aucun remède dans tout le cours de ces inoculations. — Trouverez - vous dans vos cahiers, l'histoire de 50 petites veroles naturelles, dont vout puissiez en dire autant ? J'ai conduit peut être 300 petites veroles naturelles ou plus. De ce nombre là, il n'y en a pas eu la dixieme partie, qui eût pû se passer de secours : il y en a eu un très grand nombre, à qui la plus petite erreur eut été funeste ; & j'ai tout lieu de croire, que, si les autres eussent été traités, comme on les traitoit assez généralement, avant que la méthode de M. BOERHAAVE fut repandue, ou comme on les traite encore dans bien des endroits, il en seroit mort au moins un sur six. Enfin, il en a peri quelques

ques uns, ou parceque la maladie étoit au-dessus de l'art, (j'en ai parlé plus haut) ou par des circonstances étrangères. Voyez, Monsieur, quelle différence, entre les succès: consultez tous les Medecins, qui ont traité la maladie naturelle, & la maladie artificielle; leur témoignage vous confirmera le mien. Nous recuseriez vous tous?

Vous rapportez une autre raison, que vous avez vu citée en faveur de l'inoculation; *c'est qu'un pus plus doux, qu'on choisit pour inoculer, rendra la maladie plus bénigne.* Vous prouvez très bien la futilité de cette raison: mais permettez moi de vous rappeler, qu'au moins la moitié des inoculateurs ne l'ont point employée, & que je l'ai rejetée il y a plusieurs années: ainsi, ce que vous dites, n'infirmes point cette pratique.

Me voici parvenu à un article bien intéressant. Les inoculateurs disent; *L'on prépare les corps avant l'insertion, & ils reçoivent l'infection naturelle sans préparation: ceux qui sont préparés auront la maladie plus douce, par-là-même il en périra moins.* Je vais traduire tout ce que vous objectez à cette raison. Je ne
discon-

disconviens point, qu'il n'y ait de la difference entre l'infection d'un SOCRATE ou d'un porc d'Epicure ; cependant je regarde cette difference comme beaucoup moindre, qu'on ne l'établit ordinairement ; & cela paroît par les ouvrages publics des partisans, ou, au moins, des prétendus partisans de l'inoculation. Les savans d'Edimbourg ont reconnu le peu d'influence des meilleures préparations sur la petite verole. « Quoique la saignée, disent-ils, faite au commencement de la maladie, soulageat sensiblement les malades en plusieurs cas, on n'a pu cependant s'assurer, si ce remède, mis en usage avant que la fièvre commençât, ou après l'apparition des symptômes, a eu quelque effet pour déterminer la nature ou le nombre des pustules. On a vû, en effet, plusieurs personnes, qui avoient été préparées par la saignée & la purgation, auxquels on avoit ouvert un cautere, qu'on avoit tenu à une diette rafraichissante, qui n'ont pas laissé que d'avoir une petite verole confluente maligne ; tandis que d'autres, qui avoient été traités de la même manière, & un grand nombre de ceux qui
» n'a-

» n'avoient pris aucune préparation ,
 » n'eurent qu'une petite verole bé-
 » nigne. Il y en eut quelques uns qui
 » avoient été dans l'usage du mercure ,
 » & auxquels on avoit ensuite fait pren-
 » dre, pendant longtems, de l'æthiops
 » mineral ; lesquels furent néanmoins
 » attaqués d'une petite verole confluen-
 » te, dont ils moururent ». *Donc, a-*
joutez-vous, les meilleures préparations
trompent quelquefois, & plusieurs ont la
maladie heureuse, sans être préparés.
Donc cette raison n'est point convain-
cante.

Cette reponse me fournit bien des réflexions. D'abord je ne voudrois point qu'on fut induit en erreur, par ce que vous rapportez, des témoignages des inoculateurs; & qu'on en fit un fait nouveau : c'est le même que vous avez déjà cité plus haut; l'aveu de la difficulté qu'on trouve quelquefois dans le traitement de l'inoculation, & le petit nombre de morts qui en ont été la suite. En second lieu, Monsieur, le témoignage des Medecins d'Edimbourg, que je considere infiniment, peche ici par une surabondance, qui, si elle étoit réelle, feroit bien facheuse:

cheuse: il prouve, en effet, que la saignée soulage, il est vrai, dans quelques cas: *soulager* signifie, dans toutes les langues, procurer une diminution de douleurs pour le tems; mais qu'on n'a point pu remarquer, qu'elle eût aucune influence sur le nombre & la nature des pustules, c'est-à-dire, sur la maladie. Voilà une observation, qui nous ôte donc toute assurance sur l'effet du plus grand remede connu dans cette maladie; qui nous replonge dans le scepticisme; qui nous réduit à la triste nécessité de renoncer aux grandes esperances, que nous fondions sur son usage; de nous persuader, que nous n'avons rien vû de certain à cet égard; qui nous met dans le cas de chercher quelque nouveau remede, dont l'efficace soit moins douteuse. Mais permettez moi de vous demander, pourquoi donc, dans votre traité sur cette maladie, n'avez vous point hésité à décider l'utilité de ce remede, à le retablir dans le droit d'être le premier, le plus important de tous? Parce, me direz vous, qu'une observation particuliere ne conclut point contre une foule d'autres observations; parceque,

C

ce

ce qui est arrivé une fois à Edimbourg, n'anéantit pas les faits contraires, dont j'ai été le témoin; parce que, quand des faits repugnent aux principes démontrés, on doit croire, que le fait est incomplet, que nous en ignorons quelque circonstance: or il est démontré, direz vous, que la saignée change le nombre & la nature des boutons varioleux, dans les petites veroles véritablement inflammatoires, dans lesquelles elle convient, & qu'elle n'opere pas le même effet dans les autres: elle n'a pas produit cet effet dans les petites veroles d'Edimbourg; donc ces petites veroles n'étoient pas véritablement inflammatoires. Quand vous aurez fait tous ces raisonnemens, dont je m'assure que vous sentez la force; quand vous aurez tiré cette conclusion; j'aurai beau champ, Monsieur, pour vous prouver, que cette observation ne conclut rien contre l'inoculation. En effet, pourquoi prouveroit-elle mieux l'inutilité de la préparation, que celle du traitement de la maladie naturelle? Mais examinons-la, encore un moment, pratiquement. Il est démontré, que la saignée n'étoit pas le remède nécessaire

des

de cette épidémie : il est donc démontré, qu'elle ne pouvoit pas être utile à ceux à qui on la faisoit par précaution. En général, quand la saignée ne convient pas, on ne doit pas attendre un grand effet, de ce, que les auteurs exacts comprennent, sous le nom de rafraichissans; c'est à d'autres remedes, souvent aux acides, témoin SIDENHAM, qu'il faut avoir recours. Voilà donc une seconde classe de remedes, les rafraichissans, qui ne doivent pas être regardés comme préparatoires, quoiqu'employés sous ce nom, & dont le peu de succès ne prouve point par-là-même l'inutilité de la préparation. Je suis persuadé, que, de cent personnes, il n'y en a pas quatre à qui les setons conviennent; qu'il y en aura quatre vingt à qui ils nuiront. Les mercuriels doivent aussi nécessairement nuire à bien des gens, être utiles à peu; & le mauvais effet, qu'ils produisoient généralement, est une nouvelle preuve, ce me semble, de la nécessité des acides dans cette épidémie : il ne paroît pas qu'on les ait employés. Il reste les purgatifs. Si l'on s'est servi des mercuriels, à ce titre, ils auront nui : & les mieux indiqués n'auront

pas été suffisans dans tous les cas, pour remplir toutes les indications qui se présentent.

Vous ne m'objecterez pas, que cette préparation faisoit du bien aux uns, & rien aux autres; puisque les uns avoient la maladie douce & les autres facheuse. Cela ne prouve autre chose, si ce n'est, que la purgation, peu utile aux uns, pouvoit convenir à quelques autres; ou plutôt, peut-être, qu'il y en avoit, qui n'avoient aucun besoin de préparations, & dont la préparation n'empiroit pas le sort: ce que je suis bien éloigné de dire, comme injurieux à MM. les Medecins d'Edimbourg, que je ne regarde point comme les directeurs de cette préparation. S'ils l'étoient, il est certain, & vous l'avez prouvé, qu'ils ont eu tort dans l'usage du mercure; mais il n'y a point de lecteur, qui, comme moi, n'ait pu s'appercevoir, que l'on paroît indiquer une espèce de préparation, assez vague, peu méthodique, dépendante, peut-être, de la fantaisie des parens, ou tout au plus de celle des apoticaire: il me semble, que des Medecins auroient énoncé différemment une préparation méthodique.

thodique, de leur choix, & qu'ils auroient fondé sur les indications que fournissent les caracteres de la maladie. Il sera arrivé à Edimbourg ce qui arrive partout ailleurs. Quand il regne une épidémie, bien des gens croient devoir préparer leurs enfans; ce qui, pour le dire en passant, forme une espece de consentement favorable à la préparation: l'un purge les siens; l'autre les saigne; un troisieme les baigne; un quatrieme leur donne de l'œthiops; un cinquieme quelque remede tout opposé: l'un fait ce qu'auroit dû faire l'autre; tout va plus mal, que s'ils n'avoient rien fait. Dira-t-on que ces enfans ont été préparés, & que la préparation a produit un mauvais effet? De toutes ces réflexions, je crois pouvoir conclure, que la préparation d'Edimbourg n'a point été ce qu'elle devoit être; que, par consequent, vous ne pouvez point vous servir de cet exemple, pour invalider l'efficace des préparations & leur nécessité; que, quand elle auroit eu tous les caracteres de légitimité requis, ce seul exemple n'eut rien prouvé contre l'autorité de tous les siècles, & contre la raison. Je vais

développer ces deux preuves : il est bien important de détruire toutes les préventions défavorables à la préparation ; elle est la base de nos succès.

Sans doute, vous conviendrez avec moi, que la préparation à l'inoculation, n'est que la medecine prophilaétique ou préservatoire, appliquée à cette maladie. *Il y a une double medecine prophilaétique des venins*, dit MERCURIAL, *ou d'empêcher qu'ils ne nous attaquent, ou, si on ne le peut pas, de diminuer leur effet ; d'empêcher qu'ils ne ravagent le corps.* Ce principe posé, & il me paroît incontestable, vous ne pouvez plus chercher à invalider la préparation, sans invalider, en même tems, toute la medecine prophilaétique ; cette partie importante de l'art d'Esculape, trop négligée aujourd'hui, comme je m'en suis déjà plaint ailleurs, & bien plus cultivée par les anciens. Ouvrez indistinctement leurs ouvrages, que vous connoissez si bien ; vous trouverez partout des regles de prophilaétique. Prosper ALPIN, nourri dans cette lecture, avoit travaillé un ouvrage, qui eût été infiniment utile, & qui, malheureusement, s'est perdu, *de l'art de prévoir*
les

les maladies ; & cela , afin que , les prevoyant , on pût les prévenir ; ou , quand elles feroient inévitables , les adoucir. Je pourrois vous nommer un grand nombre d'auteurs estimables , qui , surtout dans les cas de maladies épidémiques quelconques , ont indiqué les précautions à prendre pour s'en préserver , ou pour en diminuer le danger , si l'on en étoit attaqué. Aussi-tôt que quelques signes font connoître , qu'on est attaqué de maladies ; pour les prévenir , il faut sur le champ , dit M. BOERHAAVE , obvier à leur cause. Ce qui a fait négliger la medecine préservatoire , c'est , Monsieur , la négligence des malades , qui ne font point attention à ces simptoms précurseurs de la maladie ; qui ne se croient malades , que quand ils sont alités ; & qui ne demandent quelquefois un Medecin , que quand ils sont menacés d'un danger pressant. Mais elle s'est soutenue constamment dans deux maladies ; parceque , dès qu'elles regnent , chacun craint d'en être attaqué , & parcequ'on les a généralement regardées comme les deux plus dangereuses ; la peste & la petite verole. Je ne vous citerai point les auteurs , qui

ont conseillé la cure préservatoire dans la premiere; ce sont tous ceux qui en ont traité: mais je vous en rapellerai quelques-uns de ceux qui l'ont prescrite pour les petites veroles. Voyez avec quelle étendue, avec quel détail, RHASES donne déjà cette méthode. Il indique la composition d'un sirop, que les meilleurs medecins adopteroient aujourd'hui, & dont on avoit, apparemment, si souvent, éprouvé l'efficace, qu'il étoit passé en proverbe, que, si l'on en prenoit ayant déjà neuf grains, il n'en viendrait pas un dixieme. AVENZOAR établissoit également, qu'il falloit une cure prophylactique pour la petite verole, tout comme pour la peste. En effet, la ressemblance est entiere, & fait, que toutes les autorités pour la cure prophylactique dans l'une, ont force pour l'autre. Dans l'un & l'autre cas, c'est un venin étranger, qui infecte nos corps: il faut les mettre dans la disposition la plus propre à en être maltraités le moins possible. HOLLIER, ce grand praticien, veut qu'on diminuë la plethore, qu'on purge le corps de ses excremens, qu'on détruise les obstructions & les resserremens, qu'on rende la transpiration bien libre. Sans doute
il

il n'est aucune cause de maladie, qui puisse autant nuire à un corps ainsi disposé, qu'à un corps mal sain: j'appelle mal sain, celui à qui quelqueune de ces dispositions manque. Pourquoi la petite verole seroit-elle exceptée? DIEMERBROEK est positif sur cet article: *il est aussi nécessaire, dit-il, dans cette maladie, que dans la peste, d'employer deux cures; la préservatoire & la curatoire.* Il entre ensuite dans un grand détail sur cette première; & l'on ne lit point ce chapitre, sans être convaincu, que l'observation des préceptes qu'il y donne, doit nécessairement contribuer à rendre la maladie plus douce. RANCHIN, qui étoit Chancelier de l'Université de Montpellier, il y a près d'un siècle & demi, prouve solidement la nécessité de la préparation. SENNERT veut, que l'on fasse éviter l'air infecté aux enfans, quand l'épidémie est facheuse, & *que la plupart meurent*, je rends ses termes: mais puisqu'ils sont destinés nécessairement à l'avoir, si l'épidémie est bénigne, il veut qu'on les mette à portée de l'infection; ce qui est contraire à votre façon de penser sur cet article; moyennant,

qu'auparavant, on les ait purgé, & détruit les vices de leur sang. SEBIZIUS se moque, il est vrai, de ceux qui croyoient, qu'il y avoit quelque préparation capable d'empêcher la maladie d'éclorre; mais en même tems, il insiste sur la nécessité de celle qui est destinée à la rendre heureuse. Il suit les indications de RANCHIN, & presse les avantages de la diette. SIDENHAM, le Medecin de la petite verole, assure que les purgatifs, pris d'avance, contribuent infiniment à la rendre heureuse. HOFMAN recommande & indique la préparation. M. THOMSON, qui assurément connoissoit bien cette maladie, exprime très clairement, ce qu'il pense à cet égard. *Tout l'art, dit-il, pour la rendre plus bénigne, c'est de disposer le corps de façon, qu'il ne soit pas susceptible d'inflammation &c.* Je finirai cet article par deux autorités, que nous respectons également l'un & l'autre; ce sont celles de MM. BOERHAAVE & van SWIETEN. Cette maladie, dit le premier, *est plus heureuse chez les enfans, chez ceux dont les fibres sont laches & flexibles; elle est plus dangereuse pour ceux qui sont accoutumés*

sumés à beaucoup d'exercice, & pour les vieillards. Cela ne prouve-t-il pas évidemment, qu'il seroit à souhaiter, que l'on pût mettre tous ceux qui doivent l'avoir dans l'état le plus approchant de celui d'une enfance saine? *La fluidité des humeurs*, dit le second, *& une peau bien ouverte*, disposent à avoir la petite verole sans bouton; c'est le degré le plus doux. En mettant un corps, à l'avance, dans cette disposition, on travaille donc à lui procurer une maladie favorable. Ces deux observations me paroissent convaincantes en faveur de la préparation, & elles en renferment toutes les regles.

Voilà bien des témoignages. J'aurois peut-être pû les supprimer; puisqu'ils sont inutiles, quand la raison décide: & elle décide bien hautement dans ce cas. Je ne crains pas de l'affurer, & vous me direz sûrement, *cela est vrai*; quand il n'auroit jamais été question de préparation, ni pour la peste, ni pour la petite verole, ni pour aucune autre maladie; vivant dans le siècle où nous vivons; instruit comme vous l'êtes de tout ce qu'on fait de l'œconomie animale; ayant observé

C 6

l'effet

l'effet des virus sur notre corps; ayant vû un grand nombre de gens attaqués de la petite verole; ayant réfléchi sur les causes des differences qui se trouvent entre la maladie des uns & celle des autres; si quelqu'un vous avoit dit, Monsieur, voilà mon fils, qui prendra sûrement la petite verole dans quinze ou vingt jours; il a tels & tels accidens; vous lui auriez répondu, il faut faire telle & telle chose. Vous l'auriez fait saigner, si vous aviez jugé qu'il étoit pléthorique; parceque vous vous seriez dit à vous-même, il va être attaqué par un poison inflammatoire, & l'inflammation sera bien moins forte, j'en suis convaincu par l'expérience de vingt siècles, si la pléthore est diminuée. Vous lui auriez ordonné quelques purgatifs, si vous aviez jugé, qu'il avoit les premières voyes tapissées d'ordures; parceque tous les Medecins vous avoient dit, & que vous aviez vû vous-même, combien cette situation pouvoit empirer les maladies aiguës. Si une peau rude, écaillée, chagrineuse, vous eut fait prévoir combien la nature trouveroit de difficulté à faire son dépôt critique, sur une partie, qui opposeroit
tant

tant de résistance, vous auriez diminué cette résistance, par des bains tièdes, ou par une vapeur émolliente, bien plus efficace encore dans ce cas. Les symptômes, qui caractérisent ce que les anciens appelloient *intemperie chaude du foie*, & ce que nous ne nommons plus, parceque notre langue aime à renoncer aux mots expressifs, vous auroient déterminé à employer les favonneux acescens. Vous lui auriez prescrit les acides, si vous eussiez trouvé une disposition à la putridité. Des fibres excessivement lâches, un sang aqueux, vous auroient fait recourir à l'usage des chalibés & du kina, que vous auriez employé, jusqu'à ce que votre malade fut parvenu à cet état moyen, entre la foiblesse, qui donne lieu aux aberrations de la nature, & la force, qui produit une inflammation insurmontable. Il est d'autres vices plus cachés; aucun ne vous eut échappé; vous les auriez guéris, s'ils étoient guérissables; & votre sujet, prenant la petite verole dans cette époque favorable, vous eussiez été sûr du succès. Envisageons la préparation sous son véritable point de vue. Que fait-on, Monsieur, en préparant?

parant? On donne au corps, à loisir & à coup sûr, cette disposition dans laquelle on cherche précipitamment à le mettre, quand une fois la maladie est développée. Quand il se trouve naturellement dans cette disposition, il n'y a pas besoin de préparation: aussi l'on inocule quelquefois sans préparer. Quand il n'en est que peu éloigné; l'on a beaucoup d'espoir de le sauver, quoi qu'on ne le traite qu'après que la maladie est déclarée: cependant le succès est douteux & la maladie plus violente. Mais trop souvent, la distance est si considérable entre l'état actuel, & l'état de choix, que les secours ne peuvent plus rien; outre qu'il se trouve fréquemment, comme je l'ai prouvé plus haut, d'après vos observations, des obstacles insurmontables à l'application des remèdes. Ne pourroit-on point appliquer ici la parabole des vierges? Dix s'étoient fournies, à loisir, de ce qui étoit nécessaire pour la circonstance; les dix autres s'y prirent trop tard: leur négligence les exclut de la maison désirée.

Si l'on vous présentoit un homme, chez lequel vous trouveriez les caractères

teres les plus marqués d'un tempérament inflammatoire, en un mot, toutes les causes prédisposantes à une forte pleuresie, ou à une inflammation de poitrine; & que l'on vous dit, dans huit jours, cet homme sera exposé à toutes les causes occasionnelles, qui font éclore ces deux maladies; ne lui donneriez-vous point de conseils? Ne croyez-vous pas, qu'il y eût des précautions à prendre, & des précautions capables de prévenir tout à fait la maladie, ou au moins de la rendre plus douce? Je vous fais des suppositions: je pourois vous alléguer des faits. Je suis sûr, Monsieur, que, très fréquemment, vous avez éloigné les maladies chez bien des gens, qui y sont malheureusement si sujets, qu'on peut, à coup sûr, en prévoir les rechûtes. Ici la parité est entiere. Vous n'êtes pas, il est vrai, le maitre d'enlever les causes occasionnelles; mais vous l'êtes, de disposer le corps de façon, que leur impression ne soit pas trop forte. Négligeriez-vous volontairement ce moyen de diminuer la violence des maux? Attendre pour employer les remedes, qu'une maladie, qu'on a prévu, soit
décla-

déclarée, n'est-ce pas, dans une cruë des eaux, attendre, pour ouvrir les écluses des canaux de décharge, que l'inondation soit faite?

Enfin, quand il seroit aussi vrai, qu'il l'est peu, que cette partie de la préparation, qui consiste à donner une disposition favorable au corps, est inutile; cette autre partie, qui regit le choix favorable des circonstances étrangères, seroit encore une puissante raison en faveur de l'inoculation. Je ne rapporterai point ici tout ce qu'on a dit, & tout ce que j'ai dit moi-même de ces circonstances dans l'*Inoculation* justifiée: je ne vous citerai qu'un seul exemple, bien propre à prouver les avantages d'une pratique, qui vous assure, que vous ne prendrez jamais cette maladie, que dans un endroit où vous serez à la portée des secours. Un officier Bernois, d'un nom bien considéré, & bien aimé à Vienne, quitte sa patrie, où il avoit été en semestre, pour retourner joindre l'armée françoise en Westphalie: il est attaqué violemment par la petite verole, dans une misérable chaumière, éloignée de tout endroit considerable; une écurie lui sert de

de chambre; il meurt presque sans aucun secours. Il vivroit, selon toutes les apparences, si cette maladie ne l'eût pas attaqué après un voyage long, pénible & précipité; si elle ne l'eût pas saisi dans un endroit où il n'y avoit personne qui pût le diriger; si la crainte, que toutes ces circonstances inspirent, si les regrets de manquer aux postes où son devoir l'apelloit, n'eussent pas produit des revolutions très facheuses; en un mot, s'il eut été inoculé jeune.

Je vous disois, plus haut, que la vraie méthode de traiter la petite verole, n'étoit & ne seroit jamais générale; que, peut-être-même, elle viendrait à se perdre; que c'étoit une forte raison en faveur de l'inoculation. J'ajoutois, vous me retorquez l'objection contre cette méthode; j'ai promis de vous répondre ailleurs; ce doit être ici.

Deux raisons font, qu'en effet, l'objection ne porte point sur l'inoculation: la première, c'est que le choix de l'âge & de l'air les plus favorables, ont une puissante influence sur la bénignité de cette maladie; qu'en la donnant, sous des auspices heureux à ces deux égards, on

on est sur qu'elle ne fera point aussi facheuse; & que, plus elle est légère, moins un traitement mauvais ou imparfait, pourra faire de mal. La seconde; c'est que, quelques variations systématiques, que le traitement de la petite verole puisse essuyer, (& le passé nous effraye pour l'avenir), la préparation en fera toujours à l'abri. Tel Medecin, très habile d'ailleurs, qui se fera fait un système sur cette maladie, la traitera mal, en conséquence de ce système: mais ce même Medecin, très bon juge de l'état d'une santé, ne se trompera point sur tel ou tel défaut de constitution; il y remédiera très bien: il mettra le corps dans l'état le plus favorable, pour avoir la petite verole heureuse. Quelle que soit sa méthode pendant le cours de la maladie, peu importe; il n'aura point occasion d'en faire usage: le malade est, d'ailleurs, dans un état, qui lui permet de supporter impunement quelques erreurs de traitement. Aussi, Monsieur, il y a actuellement, en Europe, un grand nombre de Medecins, auxquels je confierois, avec une entière assurance, tel sujet pour l'inoculer, que je serois très fâché

faché de savoir entre leurs mains, s'il avoit la petite verole naturelle. L'on ne cite pas les vivans dans ces occasions : vous m'en dispenserez ; & peut-être en connoissez vous aussi bien que moi : mais prenons quelques exemples parmi les Medecins , qui ne sont plus. Je vous en ai cité plusieurs, qui ont donné une excellente méthode préparatoire, & qui en avoient une curatoire, que vous & moi sommes bien éloignés d'adopter. Un sujet préparé par leurs soins, eut été bien préparé, & auroit eu une petite verole assez heureuse, pour n'avoir pas besoin de leurs remèdes : mais ce même sujet, non préparé, & attaqué d'une petite verole fâcheuse, auroit peut-être succombé, victime des erreurs de leur méthode.

Je dois , avant que de passer outre, me laver du soupçon, qu'on pourroit jetter sur moi ; que je crois la méthode inoculatoire très aisée. Rien n'est moins vrai. Si je la crois plus facile, que la méthode naturelle, c'est toujours en supposant qu'elle est dirigée par de bons Medecins : alors la chose me paroît démontrée : mais hors de là, elle a ses dangers, comme toutes les maladies

dies traitées par des ignorans. J'appelle ignorans, des gens, d'ailleurs infiniment utiles, célèbres, savans dans leur genre, dont j'estime les talens & les connoissances; dont je considere & j'aime les personnes; mais qui, n'ayant pas fait, & n'ayant pas pû, ni dû faire leur objet de la medecine, manquent des études & des observations nécessaires, pour s'affurer des succès dans ces cas. Ils peuvent réussir; & ils ont souvent réussi, quand le sujet étoit naturellement heureusement disposé: mais ce succès est dû au hazard; puisqu'ils sont censés ignorer, & les symptômes, qui décelent les vices internes, & les moyens d'y remédier; & quand ils échouent, cela ne conclut non plus contre la sûreté de la pratique, que l'on ne devroit conclure contre la certitude des regles de l'horlogerie, si un faiseur de cadrans, entreprenoit une montre à repetition, & la faisoit mauvaise. C'est ici le cas de se rapeller les craintes qu'avoit M. MATY, il y a plusieurs années: *il est à craindre que les succès ne fassent négliger les précautions; & les plaintes qu'il me faisoit il y a quelques mois: l'innoculation s'étend de jour en jour; mais elle*
passé

passé en mauvaises mains. Les chirurgiens ajoutent cette conquête sur nous, à celle qu'ils ont faite auparavant des maladies vénériennes. On a tâché de s'opposer à leurs entreprises en dernier lieu, par une nouvelle brochure, qui déclare les chirurgiens les plus incapables de tous à traiter les inoculés. M. HALLER n'en parle pas plus favorablement; & cela d'après les faits. L'imperitie, dit-il, & la témérité des chirurgiens, qui inoculent des corps cacochimes, & dans le tems même des regles, ont récemment discrédité, de nouveau, cette très salutaire méthode en France. Ce passage se trouve dans la table du cinquieme volume des theses pratiques.

L'on peut objecter quelques morts entre les mains des Medecins. Le petit nombre de ces morts peut se ranger sous trois classes. Dans les commencemens de l'inoculation en Europe, on inocula quelques sujets atteints de maladies facheuses, dans l'esperance, que la petite verole deviendrait, pour eux, une crise favorable, qui détruiroit la maladie antecedente. Il faut rendre justice aux Medecins; c'étoit la volonté des malades, & non pas la leur, qui
tenta

tenta ces expériences: le succès fut malheureux. L'on pourroit mettre, dans cette classe, les femmes, qui ont absolument voulu être inoculées pendant leur grossesse, & qui ont succombé. La seconde est de ceux, qui ont été inoculés, quoique peu bien portans; non point dans la seule vuë de les guerir, comme les premiers; mais parceque les vices de leur constitution, les mettant dans le danger d'avoir une petite verole vraisemblablement mortelle, l'on jugeoit, qu'il y avoit moins de risque pour eux à la prendre, après qu'on auroit un peu diminué, pour un tems, par une préparation convenable, les vices incurables de cette constitution: tels sont les cas de Me. Rillet à Geneve, & de Me. Chatelain à Paris. Enfin, la troisieme classe est de ceux qui ont été inoculés sans préparation. Une imprudence, dont on n'aura plus d'exemple, a tué les premiers: l'inoculation est très innocente dans ce cas. Par rapport aux seconds, l'expérience, qui a réussi plusieurs fois, a manqué pour quelques-uns, pour lesquels on avoit prévu qu'elle pouvoit manquer: ainsi cela n'infirme point la méthode, & ne l'a

l'a pas, le moins du monde, ralentie dans les endroits où ces malheurs sont arrivés. Il s'agit seulement de savoir, si le danger de la petite verole naturelle, étant beaucoup plus considerable pour eux, que pour les autres; on doit essayer de les soustraire à ce danger, en les inoculant, quoiqu'avec une probabilité de succès, beaucoup moindre, que celle qu'on a pour les autres. Dans mon *Inoculation justifiée*, j'avois décidé la question affirmativement. Je ne faisois attention qu'au malade seul; je ne comptois pour rien les desagremens du Medecin; mais je me suis apperçu, que j'avois omis en examinant cette question, l'interêt du public, qui doit y entrer pour beaucoup. L'on a pu l'instruire des circonstances dans quelques cas: il a eu l'équité de rendre justice à la méthode, & ne l'en a pas moins estimée: mais il pourroit s'en trouver d'autres, dans lesquels il seroit difficile de l'instruire: il pourroit arriver, que quelques personnes cherchassent à lui en imposer: les malheurs dont l'inoculation seroit innocente, retomberoient sur elle; & cette prévention défavorable, arrêtant ses progrès, laisseroit peut-être

pe-

perir des milliers d'hommes, qui se trouveroient sacrifiés à l'envie inutile d'en sauver un seul. Il est donc imprudent de faire ces essais.

Ceux qui ont été inoculés sans examen, sans préparation, & qui sont morts, ne prouvent point contre l'inoculation; ils prouvent en sa faveur, puisqu'ils font voir le danger de la maladie naturelle. Ce qui caractérise l'inoculation, ce n'est pas d'inferer la petite verole; c'est de l'inferer dans un corps, que la nature ou l'art ont disposé à l'avoir heureuse. Dès qu'on néglige cette précaution, l'on n'inocule plus; l'on commet une étourderie. Ce n'est pas, que, suivant moi, à parité de sujet, l'inoculation n'ait des avantages; les observations le prouvent; mais ils ne sont pas assez grands, pour oser s'affurer, qu'ils compenseront le danger des circonstances défavorables. Il ne faut point vouloir se faire illusion sur cette pratique, & se servir ensuite de cette illusion pour la décrier. Si elle donne une petite verole heureuse, ce n'est point, je le repete, parce qu'elle l'a donnée; mais parce qu'elle l'a donnée à propos.

Elle

Elle a ses regles, qui décident cet à propos : si on ne les suit pas, ou si on les viole, cela n'en prouve pas plus l'incertitude, qu'un édifice ridicule, fait contre les regles prescrites par les grands Architectes, ne prouveroit l'incertitude de leur art; ou qu'un homme tué, par l'usage des spiritueux dans une maladie inflammatoire, ne prouveroit l'incertitude de la medecine. Les accidens, qui suivent la violation des loix, en démontrent la nécessité. Je passe à un autre article.

Vous rapportez quelques-unes des raisons, qu'alleguent les inoculateurs.

» Les Medecins, qui possèdent bien
 » leur science, sont rares; par là même la bonté de leur méthode ne sau-
 » vera qu'un petit nombre de malades.
 » Dans les lieux retirés, dans les villa-
 » ges éloignés, où il n'y a point de Me-
 » decins, ou dans les endroits dans les-
 » quels on n'est pas en usage de les con-
 » sulter sur les petites veroles, le dan-
 » ger des naturelles sera toujours confi-
 » derable. Il y a même bien des gens,
 » qui employent les Medecins sans leur
 » obeir: aussi SIDENHAM regrette sou-
 » vent, que ses malades soient morts,

D

» ou

» ou ayent été en danger par cette rai-
 » son. Toutes ces circonstances augmen-
 » tent toujours le danger de la petite
 » verole naturelle. La méthode de l'in-
 » sertion remédie à tous ces inconve-
 » niens; parceque, comme on l'a fait
 » à Londres, on pourroit partout con-
 » sacrer un hôpital à y faire des inocula-
 » tions gratis. Dans chaque pays, on pour-
 » roit aisément en inoculer quelques cen-
 » taines tous les mois. Un seul Medec-
 » cin éclairé, qui auroit sous sa direc-
 » tion d'autres medecins & des chirur-
 » giens, suffiroit pour diriger tout ce
 » nombre. Et comme cela, ce besoin
 » d'inoculer diminueroit si fort, au bout
 » de quelques annees, qu'il ne resteroit
 » plus, que les nouveaux sujets à mesu-
 » re qu'ils viendroient.

*Voilà, dites-vous, un argument digne
 d'attention. Je répons d'abord; qu'il y aura
 toujours un grand nombre de gens, qui re-
 fuseront cette inoculation gratis; qu'elle ne
 sera utile qu'au plus bas peuple; que les
 gens plus sortables, les bons citoyens,
 les nobles, qui se font inoculer dans leurs
 maisons, resteront toujours exposés au
 danger de tomber entre les mains de
 mauvais Medecins, ou seront indociles,
 s'ils*

s'ils en ont de bons, & seront exposés au danger d'une inoculation malheureuse.

Quand je vous accorderois toute votre objection, il n'en resulteroit autre chose, que ceci; c'est que cet hôpital pour l'inoculation, ne feroit pas utile à tout le monde; qu'il ne feroit du bien, qu'à la partie la plus nombreuse, & peut-être la plus utile du genre humain, le peuple. Si vous jugez, que ce soit une raison pour ne pas l'entreprendre, je n'ai rien à répondre: mais vous ne le jugerez pas ainsi. Ne pouvoir pas faire tout le bien qu'on voudroit, ne fut jamais aux yeux du sage, une raison pour n'en point faire. Voudriez-vous anéantir tous les hôpitaux, ces établissemens les plus honorables à l'humanité, parce que ce n'est pas dans ces maisons, que les gens riches se font ordinairement soigner?

Je crois d'ailleurs, que l'usage de cet établissement, ne seroit pas, à beaucoup près, aussi borné que vous le pensez. Joignez, au titre d'hôpital, celui d'auberge pour les inoculations, & vous verrez combien de gens il y affluera, de ceux même, que vous paroissez en exclure, & qui, bien réellement,

s'en excluroient tant qu'il ne feroit qu'hôpital. Ayez des apartemens pour les pauvres ; ayez-en d'autres pour ceux qui voudront y être à leurs frais : il s'en trouvera une infinité, dès qu'une fois l'usage, qui regle despotiquement bien autre chose que les mots, aura prévalu. Ce n'est point une nouveauté, que je vous propose ; c'est un établissement tout fait dans plusieurs villes de France. Je ne vous citerai que l'hôpital de Lion. Les sages & respectables directeurs de cette maison, persuadés que la charité n'étoit pas bornée à suppléer aux besoins qui naissent du manque de fortune, que son objet étoit bien plus étendu, ont cru en exercer un acte essentiel, en ouvrant une porte aux malades aisés : ils leur ont destiné des apartemens, où, moyennant un tant, ils sont soignés mieux qu'on ne l'est ordinairement chez soi : mêmes secours de la part du Medecin ; remedes mieux choisis ; nourriture ordinairement plus convenable, parce qu'elle ne dépend pas de la fantaisie de toute une famille, &, quelquefois, de tous ses alliés ; & surtout, soins également assidus, pressés, & plus éclairés.

éclairés de la part de ces respectables filles, de ces dignes religieuses, les plus louables de toutes, & peut-être les plus estimables de toutes les femmes, qui sacrifient courageusement leurs plus belles années au plaisir, peu connu, de soigner les malades; qui leur donnent leurs soins avec un zèle, une tendresse, un empressement, que les objets les plus degoutans n'ont jamais ralenti; qui ont toujours été l'objet de mon admiration, & qui m'ont toujours paru la preuve la plus convaincante, de la difference qu'il y a, entre la puissance des motifs sacrés, que fournissent l'amour divin & la religion, & celle des motifs purement humains. Croyez-vous, Monsieur, qu'un homme raisonnable, qui va dans un hôpital, pour se faire guerir s'il tombe malade, se fit de la peine d'y aller pour se faire inoculer, s'il n'avoit pas eu la petite verole? Croyez-vous, que des peres & des meres, se fissent de la peine d'y envoyer leurs enfans, quand les circonstances (il peut en être plusieurs indépendantes de la fortune) ne leur permettroient pas de les faire inoculer chez eux; sûrs, comme ils le feroient,

que la maladie , n'est accompagnée d'aucun danger , & qu'ils feront soignés , avec autant de tendresse , & plus de jugement ?

Les nobles resteront exposés dans leurs maisons au danger de tomber entre les mains de mauvais Medecins &c. Je conviens qu'un hôpital ne mettroit pas à l'abri de ce danger ; mais vous conviendrez aussi , Monsieur , qu'il ne l'augmenteroit pas : ils auroient , comme je vous l'ai prouvé , la facilité de s'en servir. Enfin , & le Medecin en chef de cet hôpital , & ceux qui se formeroient sous lui , feroient à - même de diriger les inoculés , dans les maisons particulieres : ainsi , l'hôpital augmenteroit réellement le nombre des bons Medecins inoculateurs , & diminueroit le hazard de tomber entre les mains des mauvais. *Mais , s'ils en ont de bons , ils seront indociles.* Je ne ferai pas long dans ma reponse : il y a toujours , & cela par plusieurs raisons , que vous sentirez très bien , beaucoup à gager contre un , qu'un malade inoculé , fera plus docile qu'un malade naturel. Quand il ne le feroit pas plus , l'indocilité augmenteroit , au moins en parité ,

parité, le danger de part & d'autre; & il n'y a en ce cas point de prérogative pour la naturelle; mais je dis plus, & cela est évident; l'indocilité est d'autant plus dangereuse, que la maladie est plus grave; elle est donc moins à craindre dans la petite verole inoculée, que dans l'autre. Celui qui est emporté par un torrent rapide & profond, risque bien plus en refusant la corde qu'on lui jette, par la crainte de s'y faillir les mains, que celui qui est emmené par le cours insensible d'un canal peu profond, dans lequel il n'a à craindre ni les tournans, ni les rochers, ni les cascades, qui, d'un moment à l'autre, peuvent submerger le premier sans retour.

Après avoir cherché à faire sentir les inconveniens d'un hôpital pour l'inoculation, vous proposez d'en fonder un pour les petites veroles naturelles. *Que l'on destine, d'autorité publique, ces mêmes hôpitaux dans chaque pays, à recevoir, dans tous les tems épidémiques, pour y être traitées gratis, toutes les petites veroles naturelles; en permettant de s'y rendre sur le plus léger soupçon, qu'on a été infecté. Comme cela, ceux même*

qui vivent dans des endroits où il n'y a point de bons Medecins , seront traités très bien ; & l'on pourvoira aux inconveniens des petites veroles naturelles , sans avoir recours à l'inoculation. Se peut-il que les inconveniens, qui s'opposent à la fondation de cet hôpital, vous aient échapé. Qu'il y en ait un dans une grande ville ; cela est très bien , & cela est : mais ce n'est pas pour les grandes villes, que vous les désirez, & qu'ils sont le plus à désirer ; c'est pour les endroits éloignés, qui n'ont point de bons Medecins. L'on ne peut pas multiplier beaucoup ces hôpitaux, surtout dans les pays pauvres, qui sont ceux qui en ont le plus besoin ; parce que les dépenses augmentent infiniment , à mesure qu'on multiplie les maisons ; & que quatre hopitaux de 250 malades, couteroient peut-être plus d'entretien qu'un seul de 2000 : d'ailleurs , on ne trouveroit pas tant de bons Medecins, qui voulussent bien aller se sequestrer dans un petit hôpital isolé ; aussi votre intention est qu'on fasse de grands hôpitaux, où un seul Medecin en dirige plusieurs autres. Ce grand hôpital aura un grand ressort ; il fau-

faudra y venir de loin. Quand y viendra-t-on ? Ce ne sera pas quand on commencera à être malade ; cela n'est plus praticable : qui est-ce , d'ailleurs , qui décideroit , dans les commencemens du mal , si c'est la petite verole ? Cette décision n'est pas toujours aisée , même pour de bons Medecins ; & ici , il faudroit qu'elle se fit dans un endroit , où il n'y en a point : aussi vous ne voulez pas attendre cette époque : vous avez bien pressenti l'objection ; vous avez cru la lever , en disant , qu'on y admettroit sur le plus léger soupçon de contagion. Mais quelle foule d'inconveniens resultent de cette regle ! Ces plus legers soupçons seront-ils , d'être dans un lieu où la petite verole commence à se manifester ? Qu'elle paroisse dans cinq ou six villages un peu considerables du district de l'hôpital , le voilà sur le champ surchargé , au-delà peut être de ce qu'il peut contenir , d'une foule de gens , qui n'ont point eu cette maladie. Vous les tiendrez longtems dans cet hôpital , pendant qu'ils manqueront dans leurs villages à la culture des terres ; l'enfant du payfan est utile , de bonne heure ,

& tous ne font pas enfans: il n'y en aura qu'un très petit nombre, qui prennent la petite verole; vous établissez quelque part que quelquefois il n'y en aura que vingt, d'autres fois cinquante, sur fix cent; vous renverrez les autres, & ils reviendront une autre fois. La même proportion, de 1 à 21, fera attaquée; & il faudra, de cette façon, que la moitié d'un village perde vingt & une fois, ou tout un village, dix fois & demi, deux ou trois mois d'un tems cher & important, & surcharge, mal à propos, un hôpital, qui n'a de fonds, que ce qu'il en faut pour les vrais malades. Mais ce n'est pas le mal le plus grand. L'on n'a point encore pu déterminer les circonstances, dont dépend l'infection naturelle; ce qui fait, que tel, dans le même endroit, est infecté aujourd'hui, tel autre dans huit jours. Il n'y a aucun symptôme, qui marque qu'on vient de l'être: il arrivera donc tous les jours, qu'un sujet qui aura été inutilement pendant deux mois dans l'hôpital, humera la contagion, seulement la veille ou le jour de son départ; retournera dans son village avec le venin dans le corps; y fera sept à huit jours sain, & occupé

cupé à détruire les bons effets de l'espece de préparation qu'il auroit reçu; car enfin, quoi que vous ne paroissiez pas l'aimer cette préparation, je m'assure cependant, qu'au moins vous mettriez à un certain regime: au bout de ces huit jours il prend la maladie; il n'a point de secours, il en meurt; quel avantage a-t-il retiré de l'hôpital? Si pendant qu'il y étoit, on l'eut inoculé, il eût perdu moins de tems; & il feroit en vie.

Je vois un autre danger tout aussi pressant. Ceux qui seront voisins de l'hôpital, n'y iront peut-être pas tout à fait aussi légèrement; quoique sans doute, plus d'une fois, la faineantise & la misere contribuassent à le peupler: ils attendront qu'ils éprouvent quelques malaises; c'est l'époque où ils s'y rendront. Mais ces malaises peuvent être les avantcoureurs de vingt autres maladies, très différentes de la petite verole: ils porteront donc chez vous une maladie violente. Quelques uns, sur le nombre, humeront le germe de celle de l'hôpital, qui, se développant, lorsque la premiere fera à son plus haut période, fauchera ces infortunés, sans qu'aucun art puisse les sauver.

Dans certains tems , vous n'aurez presque rien à faire : trois , deux , un , point de malades. Dans d'autres époques , vous en aurez des milliers. Entretiendrez vous toujours le même monde pour le service ? Sera-ce celui qui est nécessaire , quand l'hôpital est aussi plein qu'il peut l'être ? Alors , les cinq sixiemes du tems , tout ce monde vous fera inutile. Prendrez-vous un terme moyen ? Alors , quand votre hôpital sera plein , ou vous manquerez de monde , ou vous ferez obligé d'employer des gens , qui n'auront point l'habitude de soigner les malades ; & vous savez quelle influence cela peut avoir sur l'issue de la maladie. Pour prévenir cet inconvenient , ferez-vous , de votre hôpital , un hôpital pour tous les malades , quand vous n'aurez pas de petites veroles ? Mais vous ne savez , ni le moment , ni l'heure où elles arriveront ; elles trouveront l'hôpital plein ; ou , si malheureusement on peut les recevoir , elles infecteront les malades , qui n'en ont pas été atteints précédemment ; & , comme je l'ai dit tout à l'heure , le malade succombera à ce double mal.

Vous

Vous n'auriez point tous ces inconveniens dans un hôpital pour l'inoculation. Vous n'y admettriez qu'un certain nombre de sujets. Vous seriez sûr d'avoir toujours le même nombre. Tous ceux qui y entreroient, seroient sûrs de ne pas faire un voyage inutile ; & n'auroient pas à craindre , de n'y venir que pour respirer le venin , & aller le couvrir ailleurs. Il y auroit, je l'avoue, près de trois mois dans l'année, où l'on n'auroit rien à faire dans l'hôpital pour l'inoculation : mais comme on seroit sûr de ce tems-là, on pourroit peut-être sans courir les risques dont je parlois tout à l'heure, les consacrer au soulagement des autres malades. Ne puis-je pas en droit de conclure, que, puisque vous croyez un hôpital, pour la petite verole, très utile, vous êtes obligé de convenir, qu'il faut le fonder pour l'inoculée, & non pour la naturelle ?

Tout le reste de l'examen de votre première question, est destiné à prouver, que si l'inoculation se propage, il mourra plus de gens de la petite verole, que si elle n'avoit pas lieu ; & cela, parce qu'elle repandra la naturelle. J'exami-

xaminerai toutes vos preuves. *Les petites veroles inoculées sont, du plus au moins, contagieuses, comme les naturelles; car, quoique certains auteurs diminuent la force de cette contagion par une certaine raison, cependant, par une autre, les mêmes, comme généralement tous les autres, l'admettent.* Ce paragraphe n'est pas flateur pour ces inoculateurs, que vous avez en vue; & qui font la force de contagion de l'inoculation, forte ou foible, au gré de leurs désirs. J'espère que vous ne les confondez pas tous; & que vous ne prétendez point invalider une méthode, parceque quelques personnes l'ont mal défendue. Vous demandiez, dans votre préface, *Julien l'Apostat, n'avoit-il pas tort de se moquer de la religion chrétienne, parceque quelques hétérodoxes la défendoient, par des raisonnemens faux & erronés?* Vous sentez combien je serois fondé à vous adresser cette question, si vous vouliez réellement faire une objection de cette variation de quelques inoculateurs. Pour terminer toute controverse, j'établis, comme une vérité démontrée, que le venin de la petite verole inoculée, est précisément le même,

me, que celui de la naturelle; que, par là même, à quantité égale, il est également contagieux; & je defavoué tous ceux qui pensent, ou paroissent penser autrement.

Vous partez de ce principe, & vous dites; *si donc l'on inocule dans une ville, dans laquelle il n'y a point de petites veroles, on infectera cette ville là.* Je croyois d'avoir répondu à cette objection, quelques années avant que vous la fissiez. Ma réponse ne vous a pas satisfait: je vais la développer d'avantage; & je puis citer, en preuve, un plus grand nombre de faits.

Je ne me suis point servi de la raison, qu'ont employé quelques inoculateurs, en disant; *que, pour prévenir cet inconvenient, il falloit inoculer quand la petite verole regnoit.* Ils sont dans l'erreur à cet égard; & ce parti seroit très dangereux, quand l'épidémie est facheuse. On doit alors, comme je l'ai déjà dit dans mon premier ouvrage, se contenter de les préparer. Si l'épidémie est douce, elle n'est point un obstacle à l'inoculation de ceux à qui toutes les autres circonstances sont favorables; & je n'admets point, qu'un
venin,

venin , pris avant l'insertion , puisse rendre la maladie plus facheuse. Un peu plus , ou un peu moins de virus ; un fil de deux lignes , ou de deux pouces ; quatre incisions , ou deux , ne donnent ni plus ni moins de petite verole. L'on s'est servi , mal à propos , de ce prétexte , pour colorer des imprudences. Vous voyez que je ne suis point partial.

Je n'ai point donné , non plus , le conseil , *de sequestrer les inoculés , dans des maisons , dont il n'approcheroit que des gens , qui ont déjà eu la petite verole.* Il n'est sûrement pas nuisible ; & je ne le crois pas aussi impraticable que vous : je suis même persuadé , que quelques-unes des raisons , dont vous vous servez pour l'invalider , ne sont pas convaincantes ; cependant , comme il me paroît peu important , je veux bien vous accorder , *qu'il est inutile ; & qu'il reste toujours vrai , que la contagion des inoculés est capable d'infecter bien des gens.* Sans doute , Monsieur , elle le peut. J'ai donné la petite verole avec du pus de l'inoculée : mais , 1°. , le fera-t-elle ? 2°. , le fera-t-elle au point où vous le dites ? je repons d'abord , à la seconde
de

de question, non. Je vous accorde, pour le moment, qu'un inoculé peut, comme vous l'établissez, répandre ce qu'il faut d'infection, pour infecter neuf hommes; je vous accorde, que ces neuf hommes se trouveront à sa portée; mais je conclus, contre votre conclusion, & d'après vos principes, qu'il n'y en aura pas toujours un, & jamais plus d'un d'infecté. Celui de vos principes, sur lequel je me fonde, & que j'ai déjà rapellé plus haut, c'est que, dans une maison de petites veroles, il n'y a qu'une dixieme, une douzieme, quelquefois même une trentieme partie du total, qui soyent attaqués. Vous ne vous rapelliez pas, en écrivant la page 47, cette vérité d'observation, qui fait pour nous dans ce cas, & que vous employez contre nous à la page 61. Elle fournit, pour le calcul, des élémens bien differens de ceux sur lesquels vous avez fondé le votre. Quelquefois, il faudra trois inoculés pour en infecter un seul; d'autres fois, un, & un peu d'un autre; jamais un seul ne suffira; puisque nous le suposons répandant son venin seulement sur neuf, & que, dans une troupe de non infectés, pris au hazard

hazard & mis en lieu contagieux, il n'y en a pas, suivant vous, un sur neuf, qui soit affecté par la contagion. Prenons un terme moyen entre douze & trente; c'est 21: nous trouvons alors, qu'en admettant, pour vrais, tous vos principes, il faut retrancher les vingt vingt-uniemes, du nombre des morts, dont vous chargiez l'inoculation. Vous permettez à ceux qui trouveront, que vous supposez trop, en supposant qu'un peut répandre la contagion sur neuf, de diminuer ce nombre: je vais profiter de cette permission, en examinant la premiere question; si, quoique contagieuse, la petite verole inoculée répandra la maladie?

La contagion est immédiate ou médiate: je crois l'une & l'autre possibles. La premiere, qui se fait, du malade à celui qui peut le devenir, est toujours très aisée à prévenir; elle ne peut avoir lieu que pour ceux qui le voudront bien. La contagion médiate n'est pas fort étendue; elle ne se fait que de la seconde main: il faut que celui qui a vû le malade, voye celui qui craint la maladie pour l'infecter: s'il se trouve un quatrieme entre deux toute crainte cesse.

cesse. Je ne veux, pour vous en convaincre, que votre propre autorité. Dès que vous soupçonnates, que la fille, dont j'ai déjà parlé, auroit la petite verole, vous ne la revites plus, parce que vous étiez obligé d'assister alors à des consultes dans la maison Impériale, où vous craigniez de porter le germe de cette maladie. Vous la confiatés à M. ERNDL : mais, tous les jours, ce Medecin alloit vous voir, pour vous consulter sur son état. Vous étiez donc pleinement persuadé, *qu'un second tiers* ne communique pas la maladie. Il s'agissoit, dans ce cas, d'une petite verole mortelle. Cette circonstance diminuë infiniment le danger de l'infection. Les personnes, qui ont vû les inoculés, pourront très souvent éviter de voir, ou au moins ne verront qu'un certain tems après, ceux qui craignent la maladie. D'ailleurs le nombre de ces personnes n'est pas si considerable. Le Medecin, ou quelqu'un à ce titre, se trouvera toujours : par rapport aux chirurgiens, ils ne sont pas aussi nécessaires : quand on inocule à l'aide d'une mouche de vésicatoires, bien des meres, pour éviter l'appareil & le
mot

mot d'opération, qui, quelquefois, effraye de jeunes âmes timorées, ont pris le parti de l'appliquer elles-mêmes : la chirurgie devient inutile dans ce cas. L'apothicaire n'est nécessaire, que quand il faut des lavemens ; & comme on inocule des enfans, c'est ordinairement la garde, qui les donne. Le confesseur n'aura point de vocation auprès des trois quarts des malades, parce qu'on inocule avant l'âge de confession. Ceux qui sont nécessaires, sont donc, outre le Medecin, une garde ; souvent une tendre mere, une sœur, une amie en tiennent lieu ; & un domestique. Vous savez, que les malades les mieux soignés, sont ceux qui n'ont auprès d'eux, que les personnes absolument essentielles, & toujours les mêmes personnes. En se conduisant en consequence de ce principe, il ne se trouve que peu de personnes à portée de l'infection ; & ces personnes là, assiduës auprès de leurs malades, ne vont pas porter l'infection ailleurs. Je pourrois vous citer des inoculés, dont on a eu un grand soin, qui n'ont vû, dans tout le courant de la maladie, que leur pere, leur mere, un seul domestique & moi.

Vous

Vous voyez, que les moyens de communications, ne pouvant être trop peu nombreux pour le bien des malades, ils est peu à craindre, que cette pratique nuise beaucoup, supposé même qu'elle pût répandre beaucoup de venin: mais elle ne le peut pas. La petite verole est contagieuse, par le pus: elle l'est donc dans le tems de la supuration. La force de contagion de chaque sujet, sera proportionnelle à la quantité de son pus, & au degré de chaleur qu'il aura; parceque c'est ce degré, qui donne, à une partie du pus, sa volatilité, & en favorise l'exhalation. Mais, dans les petites veroles inoculées, il y a ordinairement très peu de boutons; par là-même il y a peu de chaleur dans le tems de la supuration; rarement elle excède la naturelle; ainsi il n'y a que très peu d'exhalaisons, parceque la matiere qui les fournit, est peu abondante, & la cause, qui les meut, foible. Elles ne se repandront pas au loin; elles n'infecteront que ceux qui toucheront immédiatement le malade; peut-être même faut-il qu'ils touchent quelque pustule ouverte. L'infection est si peu considerable, qu'on n'apper-

n'apperçoit presque jamais aucune odeur dans la chambre du malade: ce n'est qu'en abordant le lit, qu'on peut deviner la maladie. Si vous en doutez, je vous dirai comme RUYSCH à son ami, *veni & vide*: au lieu que j'ai vû, surtout pendant l'été de 1755, des petites veroles naturelles, dont l'issuë fut cependant heureuse, qui donnoient de l'odeur dans toute une maison, à la distance de cinquante pas du malade, notwithstanding toutes les précautions possibles.

Il est aisé de comprendre actuellement, qu'un malade, qui n'a que très peu de petite verole, qui ne peut répandre l'infection, que sur ceux qui le touchent immédiatement, qui n'est approché que par un très petit nombre de gens, & par des gens, qui, se devouant à son service, s'isolent pendant le courant de sa maladie, ne peut pas propager la contagion; & que ses concitoyens n'ont pas à craindre d'être les victimes des précautions qu'il prend pour sa sûreté.

A ces preuves, tirées de la nature des choses, j'ajouterai celles, que fournissent les faits, sans être plus solides elles sont plus frappantes.

Les

Les Medecins de Londres témoignent, que l'inoculation n'a jamais repandu l'épidemie; &, fans doute, si l'on eût pû s'appercevoir, que cette pratique étoit funeste à ceux qui ne l'employoient pas, le gouvernement ne l'auroit pas tolerée. Je ne sache pas, que, dans aucun endroit, on lui ait fait ce reproche. En France, où elle a tant de peine à s'ancrer solidement, & où elle a trouvé de véhemens adversaires, on n'auroit pas manqué de publier ses torts à cet égard, si elle en eût eu. Je fais, par les Medecins les plus dignes de foi, qu'à Geneve, à Berne, à Basle, à Neufchatel, dans plusieurs villes de ce pays, l'on a inoculé, sans que la petite verole se soit repandue, & ait attaqué d'autres personnes, que celles à qui on l'a donnée. Il y eut une épidemie considerable de petites veroles ici, en 1750; &, pour le dire en passant, un observateur exact & desinteressé, (il n'est pas Medecin), trouva, que, de sept malades, il en étoit mort un. L'épidemie cessa. On inocula, en 1753, un seul enfant. En 1754, on inocula, au printems, & en automne; il ne parut point de petites veroles.

veroles. En Mars 1755; c'est à dire cinq ans après la cessation de la dernière épidémie, & jamais, à ce que m'ont assuré plusieurs personnes, l'on n'a vu ici d'intermission plus longue; il parut une épidémie, qui fut extrêmement nombreuse, & cela avant qu'on eût fait aucune inoculation: elle finit pendant l'été. En automne, on inocula ceux qui étoient en état de l'être, & qui avoient échappé à la contagion naturelle. On a inoculé, depuis lors, dans six saisons différentes; il n'est point revenu d'épidémie; il n'y a pas eu un seul sujet, dans toute la ville, attaqué de la petite verole naturelle. L'inoculée ne l'a donnée ici, qu'à la seule jeune fille dont j'ai parlé dans *l'inoculation justifiée*, qui voulut absolument servir sa maitresse. J'en ai vû, dès lors, une autre, qui se mit dans le même cas: on le lui permit; parce qu'elle paroissoit favorablement disposée: elle n'a point été attaquée. Quelle difference, dans ces cas, entre le resultat de vos calculs, & la marche de la nature; & quel bonheur, que cela soit ainsi! Si vos principes étoient exacts, il y a peu, des endroits où l'on a inoculé, qui

qui n'eut perdu la moitié de ses habitans : elle existe heureusement cette moitié , pour s'élever en témoignage contre vos conclusions. Conclusions qui ne paroissent pas même tout à fait équitables ; & cela , parce que vous mettez , sur le compte de l'inoculation seule , toutes les morts qui arriveroient si elle étoit contagieuse. On diroit , que vous la regardez comme le seul moyen d'infection. Auriez-vous oublié , Monsieur , qu'en combinant les plus longues & les plus courtes intermissions , entre deux épidémies varioleuses , dans le même endroit , l'on trouve , pour terme moyen , quatre ou tout au plus cinq ans ; & qu'il y a plusieurs villes dans lesquelles elle reparoit plus souvent. Pour s'en convaincre , il n'y a qu'à lire ceux qui ont donné les histoires épidémiques générales ; & sans doute votre propre expérience vous l'aura prouvé. Pendant près de vingt ans , que vous avez pratiqué à la Haye , je suis persuadé , que vous avez vû plus de quatre épidémies. Cela posé , le calcul devient encore bien différent. *Si l'on eut inoculé , dites-vous , un million de personnes , dans un grand royaume ,*

E. dans

dans l'espace de trente ans, neuf millions auroient pris la petite verole naturelle: il en seroit mort 1285714, en suposant, avec les inoculateurs, qu'il meurt un septieme. Mais vous ne faites point attention, que, dans ces trente ans, il y auroit eu au moins six epidemies independantes de toute inoculation; que ces six epidemies auroient produit, au moins, le même nombre de malades, 10 millions: que, de ces 10 millions, qui tous l'auroient eue naturellement, il en seroit mort 1285714, plus, la septieme partie d'un million, qui est 142857 & la septieme d'un homme: au lieu que, par l'inoculation, ce dixieme million d'inoculés, en suposant, qu'il en eut péri un sur chaque centaine, n'auroit perdu que 10000: qu'ainsi l'inoculation, au lieu de tuer 1285714, auroit épargné, suivant vos principes, & les observations démontrées sur le retour des epidemies, 132857, & une partie de la fraction.

Je ne vous dirai point, qu'une epidemie, qui paroîtroit dans un tems favorable, seroit sans doute plus heureuse qu'une autre. Je l'avois déjà dit: cela est toujours vrai jusqu'à un certain point;

point ; mais on peut objecter de bonnes choses ; ainsi , pour éviter des discussions , je laisse à présent cette raison de côté : il me suffit de vous avoir prouvé , que , dans un terme donné , l'inoculation ne produira pas plus de petites veroles , qu'il n'y en auroit naturellement ; & que la proportion des morts , dans une somme composée de naturels & d'inoculés , étant moindre , que dans une , qui ne seroit composée que de naturels , il y a un avantage réel à inoculer.

En le suposant , cet avantage , de 132857 sur un million (il va bien au-delà) , calculez ce que ce nombre vous donnera de gens au bout de trois générations. En prenant , pour élémens de votre calcul , un terme moyen entre les populations les plus nombreuses , telle que celle de l'isle de PINES , & les plus petites , vous serez étonné du nombre de citoyens , dont l'Etat se trouvera enrichi par l'inoculation d'un seul million d'hommes. C'est là ce que vous appelez les *suites horribles* de cette pratique.

Je fais qu'il se trouvera toujours un certain nombre de gens , comme vous

le remarquez très bien, qu'on ne peut pas inoculer, & pour qui la petite verole est très dangereuse: mais, si l'inoculation ne peut pas améliorer leur sort, au moins elle ne l'empire pas; puisqu'elle ne peut pas étendre la contagion sur plus de gens que la naturelle; qu'au contraire, sur un nombre donné de varioleux, il y aura moins d'infection, s'il y a des uns & des autres, que s'ils étoient tous naturels; parceque les inoculées répandent moins de contagion. Elles sont ordinairement bénignes & discrettes, & cette espece donne peu d'infection; la plupart des inoculées leur ressemblant en donneront peu comme elles. S'il s'en trouve de confluentes inoculées, elles seront contagieuses comme les autres; mais cela est infiniment rare, & le deviendra tous les jours plus; parceque les lumieres augmentent; dissipent l'enthousiasme, qui a crû, qu'il suffisoit d'inserer le pus, pour que la petite verole fut heureuse; & apprennent, qu'il ne faut le faire, que dans certaines circonstances déterminées & connues.

Après tant de discussions préliminaires, il est items, Monsieur, de vous
donner,

donner la réponse directe & positive à votre première question. Je vous ai prouvé, que la petite verole naturelle est une maladie très dangereuse; que la petite verole inoculée l'est beaucoup moins, parcequ'elle attaque un corps préparé; que cette dernière n'augmentera point le nombre des varioleux; qu'au contraire, elle pourroit le diminuer; qu'ainsi en faisant du bien aux uns, elle ne nuira point aux autres. J'ai donc droit de vous répondre; *La petite verole inoculée conservera plus de monde, que la petite verole naturelle: & je conclurai, par l'inversion de vos propres termes; que les adversaires de l'inoculation, voyent donc combien leurs principes nuiront au genre humain.*

Vous demandez, dans votre seconde question; *Est-il bien sûr, que chaque homme doit être attaqué, tôt ou tard, de la petite verole?*

Jusqu'à présent, vous avez cherché à rassurer les hommes sur les dangers de la petite verole naturelle: vous voulez actuellement leur persuader, qu'il en est plusieurs, qui peuvent se flatter de ne point l'avoir. Je vais, de nouveau, détruire l'agréable illusion, dans

laquelle vous les plongez. Je ne me prête qu'à regret à ce triste emploi ; mais la raison me dit, que je le dois. Il est important, que les hommes ne s'endorment pas dans une sécurité, qui les empêcheroit de prendre les précautions possibles, contre une maladie, à laquelle il n'est que trop vrai, qu'ils sont presque tous sujets. Vous commencez par blâmer, avec un ton d'indignation, ceux qui assurent, que tous les hommes ont la petite verole ; parce que les anciens, dites-vous, ont établi le contraire ; qu'ainsi, c'est leur manquer de respect, & les accuser d'ignorance ou de mauvaise foi. Vous convenez, il est vrai, que tous les inoculateurs n'ont pas méprisé, à ce point, la vénérable antiquité ; que les plus modérés ont avoué, qu'il y avoit une vingt-cinquième partie des hommes, qui n'avoit jamais cette maladie : ce sont les seuls avec qui vous vouliez examiner cette question. *Si nous leur accordons*, dites-vous, *qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui meurent sans avoir la petite verole, qu'ils examinent cependant combien il se trouvera de mortels en ce cas.* Sans prendre l'exemple de différentes

ferentes villes, le nombre est tout décidé; ce sera la vingt-cinquieme partie du genre humain: 40 mille à Paris, 12 mille à Amsterdam, un million en France. Selon vous le nombre de ces exemptés est encore bien plus considerable: vous avez été *stupefait* d'en rencontrer autant. Avant que d'examiner les conclusions, facheuses à l'inoculation, que vous tirez de cette exemption, je dois vous prouver, par l'autorité de ces mêmes anciens, qu'elle est généralement beaucoup moins considerable, que vous ne l'avez trouvée, peut-être moins que les inoculateurs mêmes ne vous l'accordent. Je commencerai, comme j'ai déjà fait par les Arabes.

ISAAC a crû la petite verole générale. RHASES établit positivement, que tout le monde l'a. Je vais rechercher, dit-il ensuite, la cause de ce mal, & pourquoi, à peine, un seul mortel en est exempt. AVICENNE en parle comme RHASES, & AVENZOAR comme tous les deux. AVERROES décide positivement, que qui que ce soit n'en est exempt. Il paroît, dit FRACASTOR, (je ne connois point

de plus grande autorité pour son siècle, & son siècle étoit éclairé en Médecine), que tout le monde l'a une fois en sa vie; à moins qu'il ne soit enlevé par une mort précocce. « Le caractère » le plus singulier de cette maladie, dit » **MERCURIAL**, c'est, que tous les » hommes en sont attaqués une fois ou » une autre; & **AVENZOAR** regarde » comme un miracle de la médecine, si » quelque homme peut échapper. C'est » avec raison, dit **FORESTUS**, que » les Arabes & d'autres grands Médecins ont établi, que tout le monde » devoit avoir la petite verole. Tout le » monde l'a suivant **DODONE'E**. Tous les hommes sont astreints à l'avoir une fois, ce sont les termes de **SENNERT**. « Cette maladie, dit **PRIME-ROSE**, attaque tout le monde; ainsi » elle a une cause commune ». En rapportant cette fameuse observation, de la femme, qui mourut d'une septième attaque de petite verole à l'âge de 118 ans, **BORELLI** dit, il est vrai, qu'il a vu quelques personnes, qui n'avoient jamais cette maladie, & d'autres qui l'avoient deux fois; mais il donne ces cas comme des exceptions très rares à la règle

gle générale, qui établit, que tout le monde l'a, & ne l'a qu'une fois. RANCHIN examine pourquoi tout le monde a cette maladie, & fonde la nécessité d'en traiter sur son universalité & sur son danger. DIEMERBROEK recourt à une cause occulte, pour expliquer comment il en avoit été garanti jusqu'à l'âge de 70 ans; c'est l'âge où il écrivoit; « Vû, ajoute-t-il, qu'elle » est si commune à tous les hommes, » qu'il n'y en a qu'un très petit nombre, » qui meurent sans l'avoir eue ». « Sur » plusieurs milliers de personnes, dit » SEBISIUS, il n'y en a qu'un très » petit nombre, qui en soyent exempts. » Si AVERROES a fait une règle générale, c'est qu'il a crû, qu'un ou » deux individus ne devoient pas faire » exception. De mille, on en trouvera à peine un, qui ne l'ait pas dans le » courant de sa vie, RIVIERE. A » peine un mortel peut les éviter dans » le courant de sa vie »; c'est TULP qui s'énonce ainsi. SORBAIT demande, pourquoi généralement tout le monde a cette maladie; & il donne pour raison qu'elle est héréditaire. LOW, qui a connu & apprécié tous les au-

teurs, qui en ont traité, établi, qu'elle est universelle. RIEDLIN est un des auteurs, qui vous font les plus favorables; & il croit, que, sur cent personnes, à peine deux évitent cette maladie. Il conclut son observation (c'est celle d'un homme de cinquante quatre ans) en disant; cet exemple nous apprend, qu'il ne faut pas croire trop vite, que quelqu'un en ait été exempt.

Voilà, Monsieur, un bon nombre d'auteurs anciens, & tous ceux, qui ont écrit avant les premières notions de l'inoculation, peuvent passer pour anciens dans ce cas, qui s'accordent à regarder la petite verole, comme une maladie généralement commune à tous les hommes. En évaluant leurs témoignages, un auteur désintéressé, qui ne connoitroit point la petite verole par lui-même, pourroit bien en conclure, que, sur cinq cents hommes, il y en a un qui échape à la maladie; & négligeant cette petite fraction, il pourroit arriver, que, comme AVERROES, il fit la règle générale. Il paroît par là, que ceux même des inoculateurs, qui ont adopté cette règle générale, ne méritoient

toient peut-être pas des reproches tout à fait aussi vifs, que ceux que vous leur faites ; puisqu'ils pouvoient s'autoriser des anciens les plus respectables.

Si c'étoit blesser le respect, qu'on leur doit, que d'affirmer l'universalité de la petite verole, les inoculateurs ne seroient pas les seuls coupables : bien d'autres seroient aussi criminels qu'eux. Je vous citerai cinq ou six auteurs qui se trouvent sous ma main, dont les uns paroissent ennemis de l'inoculation ; les autres n'en parlent pas ; de troisiemes la recommandent, mais de ce ton, dont on recommande une chose, qu'on croit utile, sans se mettre fort en peine si elle réussira ou non ; & dont le suffrage est bien impartial. M. JUNKER croit, que personne n'en est exempt. Après 50 ans de pratique, M. MEAD écrivoit, qu'à peine un seul sur mille évitoit cette maladie. M. HAHN repete, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, que de mille il en échape à peine un ou deux ; & il l'avoit déjà dit, bien des années avant qu'on pût le soupçonner de voir les faits d'une maniere favorable à son systeme, si un tel soupçon peut tomber sur un aussi

digne homme. M. SCARDONA, l'un des collecteurs les plus éclairés de nos jours, regarde comme une chose démontrée, qu'elle n'épargne pas un furmille. M. ROSEN, cet illustre Medecin, pour qui l'un des corps d'Etat les plus sages & les plus éclairés a créé une charge unique ; celle de premier Medecin du Royaume, séparée & indépendante de premier Medecin du Roi ; & cela, afin que le caprice, ou la faveur, ne pussent pas priver les peuples des secours, qu'ils attendoient, & qu'ils retirent tous les jours de ce choix ; M. ROSEN, dis-je, écrivoit en 1754, » Presque tous les Medecins établissent, » que, quand on a eu une fois cette maladie, on en est exempt pour toujours : » il y a cependant quelques exemples du » contraire ; mais en très petit nombre ». Enfin, il y a un an, que M. LUDWIG mettoit au nombre des choses douteuses, s'il y a quelques exceptés : un très petit nombre de gens, dit-il, est peut-être exempt de cette maladie.

Les resultats, que fourniroient ces modernes, seroient bien d'accord avec ceux tirés des anciens, & vous voyez, par là, que ceux des inoculateurs, qui ont accordé

accordé l'exemption d'un vingt-cinquieme, ont accordé tout ce qu'on pouvoit raisonnablement accorder, & peut-être même trop.

Vous dites, l'inoculation donnera la petite verole à des personnes, qui en auroient été exemptes; elle la donnera donc à plus de gens, qu'il n'y en auroit eu, qui l'eussent prise naturellement. Vous oubliez ici un fait, attesté par tous les inoculateurs; c'est, qu'il y a à peu près le même nombre de sujets, un vingt-cinquieme, auxquels il est impossible de faire prendre la maladie; &, de ce fait, je conclus, que l'inoculation étant inutile à un vingt-cinquieme des inoculés, & un vingt-cinquieme des hommes n'ayant pas la petite verole naturelle, elle n'augmente point le nombre de ceux qui essuyent cette maladie. L'on en avoit tiré une autre conclusion; c'est, que ceux que l'inoculation ne peut pas affecter, sont les mêmes que ceux qui ne l'auroient pas eue naturellement. Vous combattez cette conclusion par des raisons, que j'examinerai tout à l'heure; mais auparavant, je vais chercher à l'établir, par une seule comparaison. Je vous demande-

rai d'abord ; supposez qu'on ait observé pendant longtems , que , sur chaque centaine d'hommes, conduits par le hazard dans un certain air , ou appellés à boire d'une certaine source , (j'en connois une près de Frontignan, qui pourroit servir à réaliser cette supposition, & qui donne un flux de sang aux neuf dixiemes de ceux qui en boivent), il y en a quatre vingt seize de saisis par une maladie, & quatre seulement, qui conservent leur santé ; si l'on envoie dans ce même endroit cent hommes, sous la conduite d'un chef, dans le dessein de humer cet air ou de boire cette eau , qu'il arrive à cette troupe, ce qui arrive à tous les autres, que 96 tombent malades, que quatre restent en santé ; quel est l'homme, Monsieur, qui ne dira pas sur le champ ; ces quatre sont les mêmes, qui n'auroient pas pris la maladie, s'ils y étoient allés par hazard. Je n'imagine pas, qu'on puisse se refuser à l'évidence de cette conclusion ; & la parité me paroît parfaite, entre cet exemple & les deux petites veroles. Il est donc évident, que le raisonnement des inoculateurs est juste, & que , non seulement,

ment, la petite verole inoculée ne donne pas la petite verole à plus de gens qu'il n'y en a, qui l'auroient eue naturellement; mais qu'elle la donne aux mêmes. Avant que de quitter ma comparaison, permettez moi d'en tirer une réflexion favorable à la préparation. Je suppose, que l'expérience eut appris, que cette source est une eau plombée; qu'elle donne la colique de Poitou; ne croiriez-vous pas utile, pour ceux qui y iroient, de boire, avant que d'y aller, quelques onces d'huile, ou de déjeuner, comme les mineurs de Styrie, avec du pain noir & du lard: c'est vous, qui nous avez appris l'efficace de ces alimens contre les impressions des poisons de cette classe; voudriez-vous la leur ôter contre celui de ma fontaine? En préparant à la petite verole, on ne fait précisément, que ce que vous conseillez aux mineurs de faire. Les remedes que l'on ordonne, ou les alimens, que l'on conseille, sont le pain noir & le lard destiné à empêcher la trop forte impression du venin. Il y a des remedes pour la colique de Poitou, ou plutôt des barbouilleurs, qui le sçait mieux que vous, tout comme

me

me pour la petite verole ; mais vous jugez très sagement dans ce cas , qu'il vaut mieux prendre des précautions , que de courir les risques d'une maladie violente , facheuse , & qui , quelquefois , élude l'efficace des meilleurs remèdes. Je ne fais que transporter votre raisonnement d'une maladie à une autre ; & les circonstances étant les mêmes , il conserve toute sa force. Pardonnez cette digression à un Avocat convaincu de la bonté & de l'importance de sa cause , qui ne veut rien négliger pour persuader un juge , dont le suffrage a une influence décisive. Je reprends le fil de vos objections.

Vous voulez prouver , que l'inoculation est plus puissante pour donner la maladie , que la contagion naturelle. Pour cela vous établissez une comparaison , entre l'efficace de certains venins , inferés dans une playe & pris par la bouche.

La vingtieme partie d'une goutte du venin de la vipere , mêlée au sang d'un animal quelconque , en l'appliquant sur une playe , le tuë sûrement , & ordinairement en quatre heures : l'on avale impunément quelques drachmes de ce venin.

B o s-

BOSMAN rapporte, qu'un serpent, dont la morsure est toujours mortelle, n'ayant pas pu mordre un homme, lui lança un torrent de son poison contre le visage; que la violence du jet rendit cet homme comme aveugle pour le moment, mais qu'il n'en ressentit aucune autre incommodité.

L'huile de tabac, avalée en fumant, ne nuit absolument point : mise sur une playe, & mêlée au sang, elle tue promptement.

L'on prépare, dans l'isle de Java, des dards, qui tuent tous ceux qu'ils blessent : l'on avale impunément le vin, dans lequel on fait infuser ces dards, & qui est chargé de tout leur poison.

Ces observations posées, vous continuez, en disant; que la comparaison, entre le double effet de ces venins, & celui de la petite verole, n'est pas exacte; parceque ces premiers ne nuisent, que mêlés au sang; au lieu que ce dernier nuit, soit qu'on le mêle au sang, soit qu'on l'avale. Cependant, nonobstant cette disparité, vous croyez avoir droit de soupçonner, que son efficace est plus grande, quand il est mêlé au sang, que quand il est avalé; que, par là même, l'inoculation infectera plus de gens

gens , que la contagion naturelle.

Je pourrois peut-être me dispenser de refuter votre raisonnement, & vous accorder, que le virus varioleux, mêlé au sang, est en effet plus efficace, sans que cela m'empêchât de conclure favorablement pour l'inoculation ; en vous niant que, malgré cette plus grande efficace, elle infectât plus de monde. Je n'aurois qu'à établir, je le crois même ainsi, que, s'il y a des gens, qui ne soient pas attaqués par ce virus, c'est qu'il leur manque cette prédisposition nécessaire, sans laquelle il ne peut pas operer : ils portent avec eux le contrepoison : ainsi, quelle que soit la dose & l'efficace du venin, il n'agit point. Cette idée ne vous étonneroit pas : vous savez, qu'il y a, dans la nature, un grand nombre de corps, qui sont poisons pour une espece d'animal, ali-mens pour une autre. Nous ignorons, & nous ignorerons vraisemblablement toujours, la véritable raison de ces phénomènes. Sans me servir des secours, qu'ils me fournissent dans ce cas, je me borne à vous prouver, que les exemples, que vous citez, ne peuvent point servir à en tirer vos conclusions.

Dans

Dans des cas de cette nature, il n'y a point de demi rapport, il faut qu'il soit entier ou nul. Un venin qui agit en l'avalant & en le mêlant au sang, n'est point de la classe de ceux qui n'agissent que mêlés au sang. Que peut-on donc conclure de l'un à l'autre? Rien du tout. Cela est si vrai, qu'en supposant votre induction légitime, je vous retorquerai votre argument, avec bien de l'avantage; parceque je pourrois me fonder sur un plus grand nombre d'exemples. Je vous dirois, il y a plusieurs poisons, qui empoisonnent, pris intérieurement, & qui ne font rien, appliqués sur les playes; le virus de la petite verole agit, & pris par la bouche & appliqué sur les playes; donc, il agit plus fortement étant avalé. Croyez-moi, Monsieur, faisons nous reciproquement le sacrifice de ce raisonnement: je sacrifie plus que vous; parceque, réellement, il prouveroit plus pour moi que pour vous: mais c'est un de ces sicaires d'Italie, qui assassina demain celui pour qui il assassinait hier: les honnetes gens n'en veulent rien.

Dans le paragraphe suivant, votre
soupçon

soupçon est changé en certitude; & cette certitude, vous ne la fondez plus sur des inductions, mais sur des faits. *Les inoculateurs disent, que tous ceux qu'on inocule, excepté peut-être un vingtième, prennent la maladie; au lieu, que, dans la contagion naturelle, la chose arrive tout autrement. Qu'il y ait dix enfans dans une famille, il y en aura un, deux, quelquefois plus d'attaqués. Cinq, six, sept ne le seront point. Dans les hôpitaux, où il y aura six cents enfans, pendant une épidémie, il n'y en aura que vingt d'attaqués: dans une autre cinquantaine, pendant que quelques centaines en sont exempts. Si l'on inocule dans ce même hôpital, tous, excepté peut-être chaque vingtième, prendront la maladie: donc il y aura beaucoup plus de gens infectés par la contagion artificielle, que par la naturelle. Si cela est, le venin varioleux est plus pénétrant étant appliqué par l'art, qu'étant appliqué par la nature. S'il est plus pénétrant, il faut nécessairement, qu'il y ait des gens infectés par l'inoculation, qui, sans cela, ne l'eussent pas été.*

J'accorde les faits; mais je nie les conséquences. Ce qui prouve évidemment, qu'il faut les nier; c'est qu'elles
les

les se trouvent en contradiction avec un fait, démontré plus haut, qui est, que presque tous les hommes ont naturellement la petite verole, & que, par l'inoculation, il en reste au moins le même nombre d'exceptés: donc un virus est aussi efficace que l'autre, & infecte également tous ceux qui peuvent l'être. Ce qui donne occasion à votre conclusion, c'est que vous n'envisagez qu'un point de la vie des hommes; au lieu qu'il faut envisager le total. Sur six cent, vingt seulement la prendront par l'épidémie, & 570 par l'inoculation: oui; mais les 580, qui ne l'auront pas eue à cette épidémie, la prendront dans les suivantes; aucun n'échappera: donc l'effet des deux virus est égal, relativement au résultat. Vous répondrez; quand cela seroit, il n'en est pas moins vrai, qu'il est plus efficace, puisque le venin peut être appliqué naturellement plusieurs fois, sans produire d'effet; au lieu qu'appliqué par l'inoculation, il le produit toujours sûrement. Ici, l'erreur consiste, à supposer que le venin est appliqué naturellement, toutes les fois qu'on se trouve dans une épidémie; & c'est précisément

ment ce qui n'arrive pas. Le venin de la petite verole n'est pas si actif, que le premier moment développe son effet: il faut, non seulement, qu'il pénètre dans le corps, mais encore qu'il y séjourne; qu'il y trouve une matrice, où il commence peu à peu à s'assimiler quelques parties de nos humeurs, qui en infectent d'autres de proche en proche, jusqu'à-ce que la quantité de cette matiere venimeuse étrangere, soit assez considerable pour produire la maladie. Quand on inocule, toutes les conditions requises se trouvent réunies; mais, sans l'inoculation, elles peuvent manquer. Il n'y a gueres que trois voyes, par lesquelles le virus puisse s'introduire naturellement; ou par l'inspiration de la peau extérieure; ou par la respiration; ou par la déglutition, en se mêlant à la salive, & étant avalé avec elle. L'inspiration de la peau extérieure varie considerablement chez les differens sujets: il y en a, chez lesquels on démontre, qu'elle est prodigieuse: il y en a, chez lesquels on peut soupçonner, avec la plus grande vraisemblance, qu'elle est très petite. Elle n'est pas la même à toutes les heures du jour: elle

elle varie suivant les différentes températures de l'air, suivant les différentes affections de l'ame ; ainsi la crainte , par exemple , l'augmente ; & c'est ce qui fait , que dans toutes les épidémies contagieuses , les gens qui ont peur sont plus vite attaqués que les autres : les habillemens peuvent la varier : l'application des miasmes venimeux , dépend de la direction des courans d'air ; & la variation possible de ces courans , est indéfinie. L'on sent aisément , qu'une infection , qui dépend de tant de circonstances différentes , doit , très souvent , n'avoir pas lieu. Il en est un grand nombre , qui peuvent également favoriser , ou empêcher , la contagion par les poumons & par l'estomac , ou par la bouche & les narines , sous lesquelles je comprends les différens sinus. Ainsi , l'on ne s'étonnera plus de ce que , parmi ceux qui se trouvent dans un air contagieux , il y en a un grand nombre , qui ne sont pas infectés ; mais on comprendra aisément , que cela ne démontre point l'efficace du venin. Tant d'exemples prouvent , que , dès qu'on peut le fixer sur quelque partie du corps humain , il produit son effet , qu'on doit être

être convaincu, que, s'il ne le produit pas, c'est parce qu'il n'a pas été assez fixé pour agir. Sans parler de l'inoculation, qui réussit presque toujours, quelque légère que soit l'incision; toutes les autres façons de donner cette maladie, connues & usitées avant l'incision, le prouvent évidemment. Dans quelques endroits, on inferoit du coton varioleux dans les narines; dans d'autres, on faisoit tenir longtems la main de celui qu'on vouloit infecter, sur quelque partie du malade bien chargée de boutons varioleux; dans de troisiemes, on faisoit tenir, à ce premier, pendant longtems, dans la paume de la main, une piece d'argent imbuë de virus. Ailleurs on faisoit porter au sain, une chemise salie par le pus du malade. Tous ces moyens réussissoient presque toujours, quoique le pus ne fut pas plus mêlé au sang, que dans l'infection la plus naturelle. Ce n'est donc point parce qu'il est plus pénétrant, qu'il infecte plus sûrement dans l'inoculation; c'est parcequ'il est plus sûrement appliqué: ainsi toutes les conclusions, fondées sur cette plus grande efficace, tombent d'elles mêmes.

Les

Les différentes façons d'appliquer le venin, me fournissent une remarque, qui doit faire en faveur de l'inoculation. L'on a constamment observé, que, de quelque façon qu'on l'appliquât, la partie sur laquelle on l'appliquoit, étoit sensiblement attaquée plus que les autres. L'on a remarqué d'un autre côté, que souvent dans les petites veroles naturelles, la poitrine, d'autres fois l'estomac étoient très maltraités. M. *van SWIETEN* lui-même se plaint, d'avoir souvent observé des symptômes, qui dénotoient une inflammation d'estomac. N'est-il pas à présumer, que tous ces accidens dépendent, de ce que ces parties ont été le siège du développement du virus, son foyer, sa matrice; qu'elles sont dans le même état, dans lequel nous voyons les bras ou les jambes inoculés? Si cela est, comme tout tend à le faire croire, il est inutile de m'arrêter à faire sentir l'avantage d'une méthode, qui place toujours le siège du développement du venin sur une partie extérieure. Ces douleurs intérieures, qui retardent quelquefois l'éruption de la petite verole, & que *SIDENHAM* regardoit comme

toujours très facheuses, ne dépendroient-elles point de la même cause?

Après tant de raisons, que je crois décisives, il paroît peu nécessaire de recourir à l'autorité. Je ne puis cependant me refuser au plaisir de confirmer tout ce que je viens de dire par celle de M. BOERHAAVE: son témoignage est positif sur cet article; & cela, dans le même endroit, que vous aviez cité avant moi, & dont je me suis servi déjà plus haut contre vous. *Il n'est point nécessaire, que l'art infere le virus: les exhalaisons putrides d'un corps varioleux, se répandent & infectent les corps qu'elles rencontrent, de façon qu'elles font éclore les mêmes symptomes, que le venin inseré; ce qui prouve, que ce n'est point cette masse sensible, qu'on infere, mais quelque chose de plus subtil, qui s'en exhale; & que, de quelque façon que l'infection se fasse, soit par la respiration, la déglutition, le tact &c., le virus passe toujours, avec une grande facilité, dans le sang.*

Je crois, Monsieur, que je puis actuellement répondre à votre seconde question, & assurer, qu'il est certain, que, presque tous les hommes, sont tôt ou tard attaqués de la petite verole. En exami-

examinant cette seconde question, vous en avez proposé une autre: *Est-ce que l'inoculation ne procurera pas la petite verole à bien des gens, auxquels la contagion naturelle n'auroit pas pû la donner?* J'ai prouvé que non.

Me voici parvenu à la dernière: *Est-il bien certain, que l'inoculation, soit qu'elle ait donné la petite verole ou qu'elle ne l'ait pas donnée, mette à l'abri de cette maladie, pour le reste de la vie?* Vous êtes trop éclairé, pour n'être pas convaincu, que la petite verole inoculée, étant la même maladie que la naturelle, a les mêmes prérogatives; qu'elle doit préserver d'une rechute aussi sûrement, que cette dernière: aussi vous n'avez point voulu contester ce droit à l'une en le refusant à l'autre, comme l'ont fait quelques fanatiques, qui, croyant proposer une objection, n'ont fait que dévoiler leur ignorance. Vous attaquez la naturelle; parceque vous êtes bien sûr, que, si vous prouvez qu'elle ne met pas à l'abri des rechutes, on n'osera pas prétendre que l'inoculée en préserve. Il se présente ici une réflexion bien naturelle. Après avoir rassuré les hommes sur le danger

de la petite verole ; après leur avoir fait espérer, que peu en mourroient, & que plusieurs en feroient exempts, on ne se feroit pas attendu, que vous voulussiez troubler leur joye, en apportant, à ceux qui ont déjà essuyé cette triste maladie, l'accablante nouvelle, qu'ils ont fort à craindre de la reprendre. J'ai enlevé aux hommes les espérances flatteuses, que vous leur donniez plus haut. Pour me reconcilier avec eux, je vais essayer, dans ce paragraphe, de diminuer les craintes dans lesquelles vous les jettez. Vous tâchez d'ôter à la petite verole les caracteres de singularité, qu'on lui a généralement attribué ; vous voulez en faire une maladie commune : je fais mes efforts pour la maintenir dans ses droits. Comme vous citez les anciens en général, pour prouver la duplicité des petites veroles, & que la nier, c'est, selon vous, encourir le blâme de les mépriser, & mériter les reproches par lesquels vous avez commencé votre troisieme question ; je dois encore commencer par les témoignages de ces mêmes anciens. Je vous prévien, Monsieur, que, dans cette question, comme dans la précédente,

nous

nous ne sommes en dispute , que sur le plus ou le moins. J'avouë que j'ai eu tort de nier trop positivement, sur la foi de quelques grands hommes, la duplicité de cette maladie. D'habiles gens l'attestent. Je la crois ; mais je suis persuadé, que c'est un cas beaucoup plus rare que vous ne le croyez. C'est cette rareté, & non point sa nullité, que je veux prouver. Je reprendrai les mêmes auteurs, que j'ai déjà cité ; non pas que je ne pus vous en citer une foule d'autres ; mais c'est qu'en citant les mêmes, l'on prouve que les meilleurs auteurs sur cette maladie, lui ont reconnu ces trois caractères singuliers, je pourrois dire spécifiques, que vous lui contestez.

ISAAC pose en fait, qu'on ne l'a qu'une fois. RHASES recherche pourquoi il est si rare de l'avoir deux fois ; & il répond à cette question, par une comparaison fort ingénieuse, tirée de la fermentation des vins. AVICENNES croit, qu'il y a quelques exemples de duplicité. AVERROES dit positivement, que jamais on ne l'a deux fois. FRACASTOR regarde comme une chose démontrée, qu'on ne l'a

qu'une fois ; presque jamais deux. VANHELMONT, qui croit que tout le monde l'a une fois, explique fort plaisamment pourquoi on ne l'a pas deux ; *c'est que les fabriques de ce venin, après qu'elles ont une fois senti sa tyrannie, instruites par l'horreur & l'aversion qu'elles ont conçu pour lui, se tiennent en garde contre une nouvelle attaque.* On ne l'a qu'une fois en la vie, dit DODONE'E. PRIMEROSE est tout aussi positif. DIEMERBROEK rapporte quelques exemples de personnes, qui l'ont eue deux fois ; mais il en recherche la raison, comme d'un fait étonnant, qu'il ne peut expliquer qu'en recourant à un Το Θεον. Si l'on demande, dit SEBISIUS, pourquoi quelques personnes l'ont plus d'une fois, je repondrai ; que si cela est, cela est au moins bien rare. SORBAIT met aussi cette duplicité au nombre des choses les plus rares. LISTER, qui a eu une pratique très nombreuse, n'a vû qu'une seule femme dans ce cas. M. JUNKER regarde ces cas comme extrêmement rares. IVI. HAHN établit, comme une vérité générale, qu'on ne l'a qu'une fois : il n'a jamais vu qu'un seul soldat, qui, l'ayant sous
fa

sa conduite, lui dit, qu'il l'avoit déjà euë; les assistans le confirmerent. On pourroit presque soupçonner, que M. HAHN en doute. JACKSON & M. SCARDONA, Medecins Italiens, sont persuadés, que, si quelqu'un a cru voir des petites veroles doubles, il s'en est laissé imposer par une ressemblance apparente. C'est ce soupçon que vous trouvez odieux; parce qu'il est injurieux aux anciens. Je ne prétens point disculper ceux, qui se sont mis dans le tort: je crois cependant, que l'on peut, sans manquer de respect à d'habiles Medecins, les taxer d'avoir quelquefois confondu des maux très légers & très ressemblans; parceque, souvent, ils n'y donnent pas assez d'attention: ils examinent très légèrement ce qui leur paroît une bagatelle: d'ailleurs, quand les maladies analogues sont très légères, il n'est pas toujours si aisé de les distinguer. Deux plantes naissantes se ressembleront presque parfaitement; cependant M. LINNEUS, ou M. HALLER, les distingueront: les autres Botanistes, & il est des beaux rangs au dessous des leurs, les confondroient, jusqu'à ce que leurs caracteres fussent mieux

développé. Il en est de même des maladies. Quand elles sont très légères, tous leurs caracteres distinctifs ne sont pas assez sensibles pour être bien saisis : ils n'échapperont pas à un HALLER ou à un LINNEUS ; mais ils échapperont à une foule d'hommes, d'ailleurs très respectables, & qui ne le feront pas moins, quoiqu'ils commettent cette légère erreur. Je reviens à mes autorités. Après 50 ans de la pratique la plus nombreuse, M. MEAD affuroit positivement, qu'on ne pouvoit pas la reprendre. M. BOERHAAVE, dans ces leçons publiées par un de ses élèves, établit, que, quand on l'a eue on ne la reprend pas. *Si quelqu'un a eu une véritable petite verole, il peut passer le reste de sa vie avec gens attaqués de cette maladie, sans craindre que jamais il la reprenne ; & cela, parceque, dans cette maladie, comme dans plusieurs autres maladies febriles, les corps reçoivent un changement, qui les rend incapables d'être affectés dans la suite par cette cause, quoiqu'elle soit fréquemment réappliquée à ces mêmes corps.* Voilà, Monsieur, une décision bien formelle ; & cette décision est celle de M. van SWIETEN :

&

& quand la donnoit-il? En 1745; sept ans après la mort de ce respectable maitre, dont il a eu le rare & unique bonheur d'être le disciple pendant ving-ans; c'est-à-dire, après 27 ans d'études; & de quelles études! & 20 ans, d'une pratique très nombreuse. Il avoit bien lû tous les témoignages favorables à la duplicité; mais il ne jugeoit pas, que ce petit nombre de cas pût être regardé comme une exception. On feroit presque tenté de croire, qu'il les attribuoit à ce qu'on avoit pris pour légitimes, des petites veroles batardes. S'il a eu ce soupçon, il faut qu'on puisse l'avoir, sans manquer de respect aux anciens: qui les connoit mieux, qui les respecte plus que lui? M. DETHARDING, dans une dissertation qu'il écrivoit en 1754, est positif sur cet article. *Des observations sûres & incontestables prouvent, que, quand on a essuyé une fois la véritable petite verole, on en est exempt pour le reste de ses jours; quoiqu'on publie quelques histoires de gens, qui l'ont eüe deux ou trois fois: mais si l'on eut examiné attentivement tous les symptômes, on se seroit aisément convaincu, que l'une ou l'autre des maladies étoit*

La petite verole batarde. Presque tous les Medecins établissent, dit M. ROSEN, que, quand on a eu une fois cette maladie, on ne la reprend pas. On a cependant quelques exemples, mais à la vérité très rares, du contraire. La question, si l'on peut avoir deux fois la petite verole, dit M. LUDWIG, est encore pendante: les exemples qu'on cite ne décident rien. A ces témoignages, j'en joindrai un autre, dont je fais trop de cas pour l'omettre: c'est le votre même. J'appris, dites-vous, par ma propre honte, à ne plus promettre, qu'ils n'avoient rien à craindre de la petite verole, à ceux qui portoient des marques de cette maladie; j'ai vu si souvent des petites veroles doubles, dans ma nombreuse pratique, qu'enfin je riois de la securité de ceux qui s'en croyoient exempts; parce qu'ils l'avoient eue une fois. Quand promettiez-vous à ceux qui étoient marqués par la petite verole, qu'ils ne reprendroient pas cette maladie? Ce n'étoit pas avant que d'être Medecin: c'étoit donc dans les premieres années de votre pratique; mais avant ce tems-là vous aviez lu les meilleurs ouvrages, & entendu les plus grands maitres; & c'est dans cette

te

te double source, où vous aviez puisé l'affurance, qu'on n'a pas deux fois la petite verole: il falloit donc, que cette opinion fût bien générale, & que les faits qui la démentent fussent bien rares & bien douteux. Dès lors vous en avez vu beaucoup: c'est un effet du hazard, qui vous a présenté plusieurs de ces cas; pendant que des praticiens, qui ont plus d'années de pratique, que vous n'en avez de vie, n'en ont jamais vû. Resumons tous ces témoignages & concluons. L'on peut les ranger sous quatre classes: les uns nient absolument la chose, d'après les faits & les raisons; les autres la regardent comme très douteuse; d'autres l'admettent comme très rare; vous seul l'avez vuë fréquemment. C'est, ce me semble, être bien raisonnable, que de vous l'accorder, mais comme une chose très rare. Quand mille personnes sont comme forcées à voir un fait, qui doit se passer en differens lieux; si cinq cent ne le voyent jamais, & ne le croient pas possible; si deux ou trois cent le regardent comme très douteux; si cent le voyent très rarement, & un seul souvent; tout ce que l'on peut légitime-

ment conclure, c'est qu'il est extrêmement rare. Tirer une conclusion contraire, ce seroit manquer de respect à tous, excepté à ce seul; ce seroit leur dire, vous êtes bien mauvais observateurs, ou vous faites bien peu d'attention aux maladies, ou vous les connoissez bien mal. Vous êtes bien éloigné de vouloir mériter un tel reproche: pour l'éviter, il faut nécessairement souscrire à la rareté des secondes petites veroles. C'est, je crois, vous accorder beaucoup, que de vous accorder une recidive sur cent malades; & je finis cet article, par ce que dit, sur la généralité & sur la duplicité, WIL-
LIS, qui paroît avoir pris le juste milieu. *L'homme, & l'homme seul, est attaqué une fois, & une seule fois en sa vie, par la petite verole. Si par hazard il s'en trouve un, qui ne l'ait jamais, & un autre qui l'ait deux fois; ce sont de ces faits rares & inusités, qui ne dérogent point à l'observation commune, que tous les hommes sont sujets à cette maladie, & ne l'ont qu'une fois.* Telle étoit l'idée de M. BOERHAAVE: ses leçons, recueillies par M. HALLER, & que j'ai déjà cité plus haut, le prouvent. Il y
con-

confirme, qu'on n'a la petite verole qu'une fois. Il dit avoir vû un homme, qui l'eût quatre fois: Se feroit-il contredit si grossièrement? Non assurément; mais il a crû qu'un seul cas ne méritoit pas, qu'on fit exception. *Rara non sunt artis.*

Vous rapportez une observation d'une seconde petite verole: elle est décisive; mais vous voyez, que je n'en ai pas besoin, pour être convaincu. Vous concluez ensuite avec raison, que les petites veroles inoculées, ne préserveront pas plus de recidive, que les naturelles: cela est évident. Vous le prouvez par l'histoire de *Cocanam Timoni*, fille du fameux inoculateur de ce nom. Voici le fait. Elle avoit été inoculée par son pere, & avoit eu la petite verole: son pere meurt; sa mere se remarie, & épouse M. HIBSCH: elle en a des enfans; on les inocule 20 ans après l'inoculation de *Cocanam*, qui est leur garde: en les soignant elle reprend la maladie & meurt. Je ne doute point de la fidélité de cette observation: j'ignore sur quel fondement M. de la CONDAMINE, qui apparemment n'a pas eu en main votre ouvrage, puisqu'il

qu'il suppose que vous faites deux personnes de *Cocanom Timoni* sous ce nom, & sous celui de Me. HIBSCH, & que vous les faites toutes deux mourir, ce à quoi vous n'avez pas pensé; j'ignore, dis-je, sur quel fondement M. de la CONDA MINE, si exact d'ailleurs dans toutes ses allegations, revoque en doute l'inoculation de *Cocanam*, & assure, qu'au moins elle n'a pas été faite par son pere. J'admets le fait tel que M. MAKENSIE le rapporte: mais de ce fait, & de quelques autres, qui sont possibles, & dont je veux croire que quelques uns sont arrivés, quoiqu'on en ait cité plusieurs faux, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune inference défavorable à la méthode que je défens.

Il ne manque actuellement, pour satisfaire à votre dernière question, que de déterminer; quel fond l'on doit faire sur une inoculation, qui ne produit pas la petite verole. Il y a un certain nombre de gens, qui ne peuvent pas prendre cette maladie: ainsi il y en aura nécessairement quelques uns, à qui on ne pourra pas la donner. On ne doit pas espérer, que l'inoculation réussisse sur eux; tout le monde en convient: mais,

mais , pour s'affûrer si c'est par cette raison d'impossibilité qu'elle manque , il faut prendre des précautions , moyennant lesquelles on est sûr , que le venin auroit agi , s'il y eût eu un effet à opérer. Je n'entrerai point actuellement dans le détail de ces précautions : elles se trouvent dans la seconde édition de l'inoculation justifiée. Ayez la complaisance de les supposer ici ; & alors je puis vous répondre. *Il est sans aucun doute , que l'inoculation , faite suivant les regles , soit qu'elle ait fait éclore la maladie , soit qu'elle ne l'ait pas produite , garantit , de toute recidive , tous ceux qui ne devoient pas avoir la maladie deux fois ; & le nombre de ces derniers est extrêmement rare.*

Cette possibilité doit-elle faire négliger l'inoculation ? Je ne puis que répéter ici , ce que j'ai dit dans mon premier ouvrage , & ce qui se trouvera dans la seconde édition. C'est qu'en accordant , qu'un certain nombre de ceux , qui ont été inoculés , peuvent être attaqués dans la suite , par une seconde petite verole , ce n'est pas une raison pour ne pas les inoculer. Une opération , qui n'est accompagnée d'au-
cun

cun danger, ne doit jamais être négligée, quoiqu'elle ne mette pas à l'abri d'un second peril tous ceux qui l'employent: il fuffit qu'elle foit utile au plus grand nombre, & qu'elle n'empire point le fort des autres. Il feroit abfurde d'exiger de l'inoculation, qu'elle préserve d'une rechûte ceux, que la petite verole naturelle n'en auroit pas préservé: elle conserve ici tous fes avantages; &, s'il y avoit des marques pour connoître ceux qui font menacés d'une double maladie, la raifon exigeroit, qu'on les réinocula dès qu'ils feroient gueris.

J'ai repondu à vos queftions. Je finirai par vous en propofer une. « La » petite verole naturelle eft très dange-
 » reufe: l'inoculation diminuë infini-
 » ment fes dangers, & ne peut la don-
 » ner qu'à ceux qui l'auroient euë: croyez
 » vous que Dieu blame un moyen fi
 » propre à arrêter les ravages de cette
 » maladie? Ou elle eft un fleau, dont
 il a voulu punir l'humanité, un éguillon auquel il ne veut pas qu'on regimbe; en ce cas, fans doute, l'inoculation eft criminelle; fans doute vous avez eu raifon de vous élever avec force,
 ce,

ce, contre cette pratique, & vous auriez pû prendre pour épigraphe

Ne quis discat prodesse improbis.

mais la curation même de la petite verole naturelle cesse d'être innocente. Plus on a travaillé & réussi à la perfectionner, plus on est coupable; personne ne l'est autant que vous. Ou c'est le resultat facheux de l'œconomie de l'univers, un accident physique contingent; & alors, il nous est permis d'en diminuer le danger, tout comme celui des autres maux, dont nous sommes menacés. Nous sommes exposés aux intemperies de l'air & des saisons; nous sommes exposés aussi inévitablement aux dangers de la petite verole; (il n'est question que de ceux qui peuvent la prendre;) nous nous mettons à couvert du premier mal, par des batimens, dont la construction coute souvent la vie, malgré toutes les précautions qu'on prend, à bien des hommes; l'inoculation est le batiment qui nous abrite contre les dangers de la petite verole; batiment qui, avec de bonnes précautions, coutera la vie à infiniment moins de gens, que les arts subordonnés à l'architecture; j'oserois dire à personne; seroit-

roit-elle plus criminelle que les moyens que cette science employe? Je m'en remets à votre décision.

Un destin irrévocable assujettit, tous les habitans d'un pais, à passer, une fois en leur vie, sur une planche extrêmement étroite, sous laquelle coule un torrent profond, rapide & impétueux. L'expérience de dix siècles a appris, que, de dix personnes qui passent, il y en a au moins une qui tombe, & qui est noyée; sans parler de celles qui tombent, & qu'on peut sauver, mais qui, ayant été froissées, contre les rocs, dont le lit du courant est rempli, conservent souvent, pendant toute leur vie, des infirmités, qui leur font envier le sort de ceux qui sont peris. Les mêmes observations, qui ont prouvé le danger de ce passage, en ont fait connoître les causes. L'on a vû que plusieurs tomboient par la peur de tomber: d'autres, parce qu'ils étoient trop pesants, & qu'ils donnoient à la planche de faux mouvemens: de troisiemes, parce qu'ils étoient attaqués de vertiges, de défaillance, d'un accès d'épilepsie: de quatriemes, parceque la planche étoit couverte de glace: de

cin-

cinquièmes, étoient renversés par un orage violent: d'autres périssoient, parce qu'ils avoient entrepris ce voyage de nuit. Plusieurs femmes enceintes tomboient, par la difficulté qu'elles ont à conserver leur corps en équilibre, & à voir l'endroit où elles doivent poser le pied. Un grand nombre étoit victime des mauvais conseils, que des gens bien intentionnés, & mal instruits, comme il en est tant, leur donnoient. Quelqu'un réfléchit, & dit; puisque le passage n'est pas nécessairement mortel; puisque ce sont des circonstances accidentelles, qui le rendent si dangereux; puisque nous devons tous le passer, & que quand nous l'avons passé une fois, il est très rare que nous le passions une seconde: établissons, que tout le monde y passera, dans une certaine époque déterminée par l'absence des circonstances défavorables. 1. Avant que de connoître le danger: 2. avant que d'être venu trop pesant: 3. dans un tems où l'on n'aura point à craindre en route quelque accès de maladie: 4. lorsqu'il n'y aura point de glace sur la planche & que l'air ne sera point orageux: 5. en plein jour: 6. les femmes passeront

ront toujours avant l'age de la grosse-
 se: 7. tout le monde passera sous la
 direction d'un bon guide qui détermi-
 nera le tems de son passage. Sans dou-
 te tous les gens sensés, tous les bons
 citoyens, sentiront l'utilité de ce pro-
 jet: on le mettra en exécution; l'on
 remarquera qu'il a le plus heureux suc-
 cès; qu'au lieu d'une dixieme partie
 des passans, qui perissoit, il n'en perit
 pas une deux-centieme, & qu'ainsi cet
 expedient en sauve plus des dix-neuf
 vingtiemes. Les choses étant dans cet
 état, pensez-vous qu'un pere raisonna-
 ble, qui aimeroit véritablement ses en-
 fans, ne crût pas remplir un devoir,
 & ne suivit pas les mouvemens d'une
 tendresse éclairée, en leur faisant pas-
 ser la planche à l'époque favorable, au
 risque d'un sur deux cent, plutôt que
 d'attendre, que le hazard les y condui-
 se, aux risques d'un sur dix. J'espère
 que vous sentirez la justesse de ma com-
 paraison, & que vous vous rendrez aux
 conséquences.

Je finis; je n'ai peut-être été que
 trop long: mais j'avois deux puissans
 motifs pour tâcher de ne rien omettre:
 l'importance de ma cause; & la recom-
 pense

penſe flatuſe, que vous promettez à celui qui levera vos doutes, *une eſtime éternelle*. Si, contre mon intention, il s'étoit gliffé dans cette lettre quelque expreſſion qui pût vous faire la moindre peine, je la défavouë, comme abſolument contraire à ma façon de penſer. Souvenez-vous de cette belle ſentence de ST. AUGUSTIN, que vous avez mis à la fin de votre ouvrage. *Si notre ami ſe trompe, il faut l'inſtruire; s'il nous inſtruit, il faut l'écouter*. Et ſurtout, rendez juſtice à la pureté de mes intentions, comme je l'ai renduë aux vôtres. Notre objet commun eſt la vérité: nous la cherchons avec le même emprefſement; & celui des deux, qui la mettra dans tout ſon jour, eſt bien sûr d'obtenir le ſuffrage de l'autre. Si vous accordez le votre à mes raiſons; ſi elles peuvent changer votre façon de penſer ſur l'inoculation; toute controverſe, relative au phyſique de cette méthode, (& c'eſt le phyſique, qui doit en régler le moral) ſera terminée. Il n'y a point de Médecins, il n'y a point de parens, qui ne ſe reposent ſur vous, avec la plus entière confiance, du ſoin d'apprécier les objections & les reponſes.

Si

Si vous êtes satisfait des miennes, tout le monde le fera: il ne restera plus qu'à porter la méthode à son dernier degré de perfection; c'est la tache que tous ceux qui aiment les hommes vous imposeront, pour payer les fraix du procès. Vous inoculerez, & le journal de vos attentions, & de vos succès, deviendra le code des inoculateurs.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, &c.

F I N.

